



30^E ANNÉE

N°83

BULLETIN
DES AEC

JANVIER

2023

LES DIEUX DU MONT BÉGO



« Entrer dans l'immobilité »
LE CHAÎNON MANQUANT DE
SAINT-MARCEL

AMIS DES ÉTUDES CELTIQUES
Association régie par la loi de 1901
Siège social et adresse de correspondance :

AEC c/o Axelle Barbié de Préaudeau
7, rue de la Ventinière
85240 Foussais-Payré
Tél. 06 41 34 05 13 – e-mail secretaire.aec@mailo.com

Depuis le IX^e congrès International d'Études Celtiques qui s'est déroulé à Paris en 1991, notre association s'attache à diffuser les résultats des recherches scientifiques sur les peuples celtes de l'Antiquité au Moyen-Âge. Elle regroupe des universitaires, des chercheurs et des amateurs éclairés. Nos activités incluent la publication d'un bulletin de liaison, l'organisation de conférences et de voyages d'étude. Le mot « Amis » montre qu'il s'agit de connaissances sur un ensemble de peuples que nous considérons comme constitutif de notre culture et de notre identité. Le professeur Venceslas Kruta, créateur de notre association et son président emblématique jusqu'en 2019, écrit que la curiosité, la passion du savoir et de savoir sont les moteurs essentiels du progrès scientifique. C'est dans cet esprit d'ouverture que nous désirons poursuivre notre action. Certains s'engagent pour que les monuments anciens soient préservés, restaurés et réinvestis par le public. Notre mission est de donner des clés pour mieux comprendre les traces du passé celtique : monuments, écrits, images, afin que le public averti puisse devenir un gardien vigilant de ce trésor.

Membres fondateurs

Edouard BACHELLERY †
Léon FLEURIOT †
Jean PIEUCHOT †
Venceslas KRUTA

M. Paul-Marie DUVAL †
M. Michel LEJEUNE †
Josette PIEUCHOT †
M. Pierre-Yves LAMBERT

Président d'honneur

Venceslas KRUTA

Membres d'honneur du conseil scientifique

Pierre-Yves LAMBERT

Jacques LACROIX

Conseil d'administration

Président
Secrétaire
Trésorier
Communication, groupe Facebook
Conseiller juridique, contact avec les associations
Conseiller groupe Facebook

Gérard POITRENAUD
Axelle BARBIÉ de PRÉAUDEAU
Jean-René MESTRE
Patricia NOLAN
Jean-Louis ALLIOT
François PINSARD

Rédacteur en chef du bulletin

Gérard POITRENAUD

Les opinions exprimées dans les articles publiés n'engagent que leurs auteurs.

SOMMAIRE

EDITORIAL.....	4
<i>Annonce de la XV^e JOURNÉE D'ÉTUDE des AEC</i>	6
Bernard Sergent, Jacques Lacroix, Bruno Mestre et Jean-René Mestre LES DIEUX DU BEGO	7
Gérard Poitrenaud « ENTRER DANS L'IMMOBILITE » LE CHAINON MANQUANT DE SAINT-MARCEL	27
Michel de Grave DES TRIBUS BELGES EN ANGLETERRE ET EN IRLANDE AVANT CÉSAR ET GUILLAUME LE CONQUÉRANT	35
Michel De Grave / Gérard Poitrenaud NOTES IMPROMPTUES SUR LE NOM DES CANTIACI	38
Gérard Poitrenaud COMPTE-RENDU DU LIVRE DE FREDERIC KURZAWA : <i>LES NAVIGATEURS CELTES DU HAUT</i> <i>MOYEN ÂGE</i>	41
Bruno Mestre COMPTE-RENDU DU LIVRE DE JEAN HAUDRY SUR LES PAS DES INDO-EUROPÉENS	44
Tacite LE DISCOURS GUERRIER PRÊTE A CALGACOS	48
Jean-Marc Cornu L'EXPO « CELTIQUE ? » A RENNES : TROIS FALSIFICATIONS ET UN DISCOURS IDEOLOGIQUE ...	51
<i>Annonces de nos partenaires</i>	53
<i>Devenir membre des AEC</i>	57





Editorial

Chers Amis des Études Celtiques, merci de nous avoir accompagnés pendant cette année, difficile pour certains d'entre nous. C'est avec plaisir que nous souhaitons une chaleureuse bienvenue aux nouveaux arrivants.

Le grand événement de l'année 2023 sera notre **Journée d'Étude du 13 mai** sur le thème « **Les dieux et la guerre chez les Celtes** ». Elle aura lieu à la **Maison des Mines à Paris**. Huit spécialistes de premier plan présenteront des exposés qui ne manqueront pas de vous passionner et d'ouvrir de nouvelles pistes d'investigation. J'attire votre attention sur la page suivante (p. 6) où vous trouverez le programme détaillé de ce colloque. La salle ne pouvant contenir que 100 personnes, réservez dès maintenant votre place auprès de notre secrétariat : secretaire.aec@mailo.com.

Les « apéros celtiques » en ligne se poursuivent avec succès. Nous sommes ravis de la décision de la Société Belge d'Études Celtiques de participer à l'organisation et à la promotion de ces conférences. Au mois d'octobre, Jacques Lacroix a donné une conférence sur les « Mediolanon », au mois de décembre, Bernard Robreau a présenté un exposé sur « Mog Ruith et le chaudron de Gundestrup ». Gregory Moigne nous proposera le jeudi 16 mars le thème de « La création de l'image du druide pendant les derniers trois siècles ».

Vous trouverez dans ce bulletin un grand article consacré aux **dieux du Mont Bégo**. Remercions Bernard Sergent d'organiser chaque année une excursion sur ce lieu fascinant. L'article consacré aux **inhumations assises et à la découverte de l'inrap à Saint-Marcel** apporte sans doute un nouvel éclairage sur une pratique culturelle mystérieuse de la religion gauloise.

Certains aspects de l'**exposition « Celtique ? » au Musée de Bretagne** ont choqué nombre de personnes intéressées par les Celtes. Nous publions dans ce numéro la réaction d'un de nos adhérents. La déconstruction des Celtes semble d'ailleurs faire partie d'un coup de balai délibéré d'une technocratie débridée contre toute identité et contre toute tradition. Tous ceux qui sont attachés à la tradition doivent donc redoubler d'efforts pour la maintenir et la promouvoir. C'est aussi la mission des AEC.

Notre association ne peut pas vivre sans vous, sans votre adhésion, sans votre collaboration, sans vos initiatives. Notre équipe est encore trop petite pour atteindre la masse critique qui permettrait d'assurer la publication pérenne du bulletin, ainsi que l'actualité et la maintenance de notre présence sur internet, y compris Facebook et Academia. Rejoignez-nous et, dans la mesure du possible, participez activement à notre projet commun. Vous trouverez page 57 un coupon à détacher ou à recopier afin d'adhérer ou de réadhérer aux AEC pour 2023. Contactez-moi par courriel si vous désirez participer au travail de notre bureau.

Nous vous souhaitons tous nos vœux de santé et de bonheur, d'étude et de nouvelles connaissances pour l'année qui vient.

Gérard Poitrenaud

gerard.poitrenaud@orange.fr

Annonce de la XV^e JOURNÉE D'ÉTUDE des AEC

Samedi 13 mai 2023 (9h-18h)

LA GUERRE ET LES DIEUX CHEZ LES CELTES

Dans notre nouvelle série ΧΕΥΟΥΧΟΜΙΟΝ (DEUOGDONION), nous vous présentons cette année un programme exceptionnel. Entrée : 25 € - gratuit pour les membres des AEC. Les places étant limitées, prenez votre inscription avant le 1^{er} mars 2023 en envoyant à l'ordre des AEC un chèque de 25 € ou de 40 € si vous désirez participer au brunch en commun pendant la pause de midi (brunch : 15 €). Pour tous renseignements supplémentaires : secretaire.aec@mailo.com

PROGRAMME

Patrick Galliou, Guerre ou paix ? Le dieu Mars dans la péninsule armoricaine

Mathieu Halford, Fureur guerrière, Feu de poésie & Feu de vie, des formes de chaleur magico-religieuse chez les Celtes et les Indiens

Philippe Jouët, Enjeu des dieux, destin des hommes : quelques observations sur le combat et la guerre dans la tradition des Celtes

Jacques Lacroix, Un nouveau dieu de la guerre chez les Gaulois

Christophe Maniquet, Les dieux et la guerre sur le sanctuaire gaulois de Tintignac (Naves, Corrèze)

Gérard Poitrenaud, Introduction « Vaincre ou périr avec les dieux »)

Valéry Raydon, Relecture de la statue du Galate mourant et du groupe statuaire hellénistique auquel il appartenait

Sabine Rieckhoff, Combattre pour les dieux ? Le guerrier celte dans les sources littéraires et les découvertes archéologiques

Eugène Warmenbol, Les sépultures à char de l'âge du Fer : char de guerre ou char solaire ?

ADRESSE

Maison des Mines & des Ponts & Chaussées
270 rue Saint-Jacques - 75005 Paris
Métro Port-Royal ou Luxembourg

Les Dieux du Bégo

Des gravures et des hommes

Les vallées d'altitude autour du mont Bégo constituent la deuxième plus grande concentration de gravures rupestres en Europe occidentale (elles sont classées « Monument Historique » depuis 1989), après l'ensemble du Valcamonica-Valtellina en Lombardie (Italie). Le mont Bégo (2872 m) se situe au sud-est de la France, dans le département des Alpes-Maritimes, au sein du massif du Mercantour et à proximité immédiate de la frontière italienne (Nice et la Méditerranée sont à environ 80 km à vol d'oiseau).

Le Comté de Nice est revenu à la France en 1860, année où Napoléon III et Victor-Emmanuel II signèrent le traité de Turin. Une partie des territoires de la Haute-Roya n'avait cependant pas suivi ce sort. Ce n'est qu'en 1947 qu'un référendum local décida le rattachement des cantons de Tende et de La Brigue à la France. Avec cette réunion, la Vallée des Merveilles devint française et intègre aujourd'hui le parc national protégé du Mercantour. Contrée sauvage et isolée, aux cimes culminant entre 2500 et 3000 mètres, accessible une partie de l'année seulement en raison des neiges abondantes qui la recouvrent, ce contrefort oriental de la chaîne Clapier-Cime du Diable est dominé par le Mont Bégo.

De cette terre d'altitude (vallées de Valmasca, Fontanalba et Merveilles-Minière), descendent des torrents qui entourent le massif du Mont Bégo et alimentent la Roya. Plus à l'ouest, La Gordolasque coule en direction de Belvédère et se jette dans la Vésubie. Flancs rocailleux du Bégo et paysages chaotiques résultant de l'avancée des glaciers quaternaires cachent près de 5000 roches gravées et plus 40 000 signes figuratifs piquetés, dispersés sur presque 20 km². La Vallée des Merveilles et le val de Fontanalba sont les principaux sites à pétroglyphes (gravures de têtes de bovin, poignards, hallebardes, araires et quelques personnages). Profitant d'un début d'été 2022 météorologiquement favorable, un petit groupe¹ a exploré ce haut lieu religieux en compagnie de l'historien, préhistorien et mythologue Bernard Sergent².

C'est en 1460 qu'un angevin de passage, Pierre de Montfort, aurait signalé le premier les étranges motifs gravés de la Vallée des Merveilles : « C'était lieu infernal avecques figures de diables et mille démons partout taillez en rochers... Peu s'en fault qu'asme ne me défaille ! ». Nombre de toponymes confirment la

¹ Dont des Amis des Etudes Celtiques : Jacques Lacroix, Jean-René et Bruno Mestre.

² Dans le cadre de l'association Basillis Culture.

connotation « satanique » des lieux : lac Carbon (du charbon), lac du Trem (du tremblement de peur), cime del Diavolo (du diable), lac Forcato/Fourca (fourchu), Valmasque (vallée de la ou des sorcières), etc.

Dès les années 1970-80, le préhistorien Henry de Lumley, en charge de l'analyse scientifique du site, considère le Mont Bégo et ses vallées comme un vaste sanctuaire à ciel ouvert du Chalcolithique et de l'âge du Bronze ancien dédié au couple primordial : la montagne sacrée où habitent le dieu taureau et la déesse terre. Thèse controversée, même si, bien évidemment, la région du mont Bégo constitue un lieu « à part » : la puissance de ses orages et l'effet dévastateur (et fécondant...) de ses pluies diluviennes ne peut laisser insensible.

Un terroir du Tonnerre de Dieu...

La première partie de cet article est l'occasion de rappeler quel(s) dieu(x) le mythologue Claude Gaignebet voyait y séjourner. Dans un second temps, Bernard Sergent nous explique quel dieu nordique il voit plutôt y être adoré ou représenté. Jacques Lacroix nous présente ensuite quelques notes toponymiques autour de cette région alpine. Enfin Bruno Mestre conclut l'article par l'analyse des travaux d'Emilia Masson dans la perspective nouvelle de mythologie comparée indo-européenne, car il ne fait nul doute que les gravures de la Vallée des Merveilles sont dues à des tribus de langue indo-européenne¹ (les Ligures) arrivées ici dans la fin du IIIème millénaire avant notre ère, en provenance d'Europe centrale. Elles ont fait des vallées des Merveilles et de Fontanabla les lieux d'une exposition de leurs grands mythes, origine du monde et panthéon.

¹ Tenant en 2003 d'une datation haute, le préhistorien en charge de l'étude des gravures, Henry de Lumley, parlait alors de gravures du Bronze ancien (1800-1500 av. J.-C.) (dans *Le Mont Bégo, guides archéologiques de la France*, p. 113). Le même H. de Lumley, suivant les nouvelles études sur la typologie des armes gravées (poignards, hallebardes, haches) avait ensuite évolué et parlait de l'âge du Cuivre (Chalcolithique, Néolithique final). Âge du Cuivre et début de l'âge du Bronze ancien ; l'âge du Bronze moyen et l'âge du Bronze final sont exclus en raison de l'absence totale d'épées et de lances dans les représentations. Certains poignards dateraient de -3350 à -2900 ; d'autres, de -2900 à -2500. Quelques gravures seulement dateraient du début de l'âge du Bronze ancien. "La plupart des gravures rupestres de la région du mont Bégo peuvent donc être attribuées au Chalcolithique" disait-il, enfin, en 2011 dans *La Montagne sacrée du Bégo*, CNRS éditions, p. 17. Ainsi, dans ses dernières analyses, il rejoignait finalement les spécialistes indo-européens qui envisagent depuis toujours, eux, une datation basse. C'est le cas d'Emilia Masson dont l'interprétation est évoquée plus loin par Bruno Mestre.

1. Claude Gaignebet : Orion/Esus¹ (synthèse par Jean-René Mestre²)

Parmi les rares représentations humaines gravées sur les rochers, celle dite du Chef de tribu est la plus célèbre. Elle figure un personnage dont la poitrine porte un signe « cornu ». La pierre (schiste vert-gris bleuté) sur laquelle il est inscrit est actuellement conservée et exposée au musée de Tende, une copie occupant son emplacement originel, au cœur de la Vallée des Merveilles (au croisement d'un sentier montant du fond de la Vallée des Merveilles et d'un chemin allant vers le Sorcier et le pic des Merveilles). Cet emplacement « au milieu des éboulis » n'est pas anodin : il semble marquer le franchissement d'un seuil.

Pour Claude Gaignebet, il s'agit de l'image du géant Orion³. Au Mont Bégo, Orion est chez lui. On le voit ici « né du bœuf ». Il en est constitué avec des têtes cornues stylisées qui forment son corps. Une épée lui arrive aux yeux. Il est entouré d'un petit personnage et d'une nuée groupée de petits points.

Le géant Orion est fils d'agriculteur. Pour l'obtenir, son père dut sacrifier un bœuf. Les Dieux éjaculèrent alors dans la peau de ce bœuf et 9 mois plus tard eut lieu la naissance d'Orion (Orion vient du grec ancien οὐρον, oûron signifiant urine, uriner et, par métaphore, éjaculat et éjaculer). Orion couche avec l'Aube (à rapprocher de la vallée voisine de Fontanalba, lieu qui s'ouvre sur l'orient et les levers solaires). Orion poursuit 7 jeunes filles : les Pléiades, que nous retrouvons dans la nuée de points gravés.

Orion est né du bœuf : on appelle cela une bougonie (c'est-à-dire naissance dans les cadavres de taureaux) ou bugonia. Étymologiquement cela signifie « progéniture du bœuf » en grec. Bougonie a donné bugoné, bégoné, d'où le nom du Mont Bégo⁴ (« Cima di Begon » en 1405).

Virgile est l'un des premiers à parler de la bougonie⁵ : il s'agit, en tuant un bœuf en le battant (sans le faire saigner), de donner naissance à un ou des êtres ou animaux. La bougonie d'Aristée, dans Virgile, c'est le mythe de l'engendrement

¹ A partir de : « Qui est le dieu du Bégo ? Apports des mythologies celtiques et védiques ». Claude Gaignebet, Conférence à Tende en 2010. <https://www.youtube.com/watch?v=PqoksvqLa0s>
<https://www.youtube.com/watch?v=BTowUqwakFo>

Claude Gaignebet recommandait le livre de Chantal Jègues-Wolkiewiez : Le "chef de tribu" de la Vallée des merveilles : approche ethnoastronomique d'un omphalos signant la fin de l'ère du taureau.

² Trésorier des Amis des Etudes Celtiques, membre depuis 1979 de la Société de Mythologie Française. Auteur des photographies qui illustrent cet article.

³ Pour bien observer le ciel, il faut regarder la nuit son reflet sur l'eau. On voit les étoiles arriver au bord de la vasque pleine d'eau.

⁴ Si Claude Gaignebet est apparemment convaincu, Jacques Lacroix, quant à lui, émet cependant quelques doutes sur le lien *Bugonia/Bego*.

⁵ Renaud Pasquier, « Le mythe de la bougonie : Aristée, Orphée, Virgile », *Labyrinthe*, 40, 2013, 135-139. Virgile, *Les Géorgiques*, le mythe d'Aristée, Livre IV.

par le bœuf d'un essaim d'abeilles¹. L'essaim d'abeilles étant souvent la représentation des Pléiades (Pléiades = pleos = tas de poils), la nuée groupée de petits points, c'est la constellation des Pléiades. En Inde, les Pléiades (aux 7 étoiles principales) sont évoquées pendant l'ère du Taureau (-4200 à -2000), lors de l'équinoxe printemps².

Une épée lui arrive au niveau des yeux. On retrouve la légende d'Orion puni (il a voulu violer une jeune fille) et qui est aveuglé pour cela : c'est l'épée qui l'aveugle ici. Il a alors besoin d'un enfant (le petit personnage gravé sur la pierre) qui le guide vers le soleil levant : ses yeux crevés « voient » alors le soleil levant... et revoient. Chez eux, Orion est le « fou errant » car sa constellation effectue un grand trajet dans le ciel. On retrouve ce fou errant chez Jérôme Bosch : l'aveugle au bâton dans le panneau central du Chariot de foin (1501-1502).

Dans les textes védiques, il est question d'un « grand » père sexuellement débridé (Prajapati = Orion) qui poursuit le Taureau (constellation à côté de celle d'Orion). Il poursuit en particulier l'étoile Rohini (= la biche rouge) que nous appelons Aldébaran³ de la constellation du Taureau et qui est sa fille. C'est une poursuite à transformation : en fait, ils créent tous les animaux. Elle est brebis, il devient bélier. Elle est chèvre, il devient bouc. Etc. Pour finir, elle devient antilope et il va la rattraper quand, pour éviter l'inceste, les dieux font appel au dieu-archer qui est l'étoile Sirius.

Dans le ciel on voit très bien Orion poursuivant le Taureau, ainsi que le baudrier d'Orion (3 étoiles alignées). Si l'on prolonge 5 fois ce baudrier, on tombe sur Sirius. Le dieu-archer Sirius tire une flèche triple. Et décapite le « grand » père : d'où la constellation d'Orion et ses 3 étoiles... Au Bégo, nous avons Orion (= chef de tribu = Pradjapati = le « grand » père) qui est décapité, et en effet une peinture du gias des Peintures⁴ représente l'archer tirant sur une antilope... À Fontanalba il y a également la représentation d'un archer qui tire sur un cordiforme. Le cordiforme, c'est le buste du taureau, c'est Pradjapati quand il a été « décapité ».

¹ Dans un article sur l'analyse des mythes, Marcel Détiéne (« Orphée au miel », *Quaderni urbinai di cultura classica*, 12, 1971, p. 7-23) y voit la représentation de la sexualité : Aristée, expert en divination, médecine, astronomie, élevage, culture et apiculture, coupable d'avoir poursuivi Eurydice pour la violer et de surcroît la cause de sa mort (en s'enfuyant elle marcha sur un serpent qui la mordit) fut puni par les dieux. Aristée se vit priver de ce qu'il aimait le plus au monde : ses ruchers et ses abeilles. Mais il se repentit, et obtint qu'ils lui soient restitués. Pour cela il réussit à discipliner ses sentiments et son comportement, ce que la résurrection des abeilles sanctifia. Il tua un taureau et le laissa pourrir : de sa carcasse putréfiée jaillit l'essaim reconstitué.

² Voir : Bal Gangadhar Tilak, *Orion ou Recherches sur l'Antiquité des védas* (code EAN : 9788872520970).

³ Aldébaran est l'étoile la plus brillante de la constellation du Taureau. Son nom signifie le suiveur, en référence à sa position par rapport à l'amas des Pléiades qui la devance.

⁴ Sis dans le Val d'Enfer, à environ 1 950 m, cet abri est célèbre par la présence de peintures attribuées au Néolithique « lato sensu ».

Les armes que l'on trouve représentées au Bégio (poignards) sont en fait le baudrier d'Orion. Un poignard utilise même 3 trous naturels dans la roche pour faire ses 3 rivets et représenter le baudrier d'Orion. Quant aux halberdes, si l'on prend la base de leurs lames (où sont figurés quelquefois des rivets) et que l'on multiplie cette base par 5, on aboutit au bout du manche à... Sirius ! De tout cela, même Frédéric Mistral en parle¹ (dans Mémoires et souvenirs).

Le Bégio est célèbre pour la violence de ses orages. L'annonce de l'orage avec sa « tension électrique », son « bourdonnement », c'est, pour Claude Gaignebet, le « son » de l'essaim d'abeilles (= Pléiades) et l'annonce de la mort. Les abeilles, symbole de la résurrection, font de l'alchimie (= du miel) et le mélèze qui est omniprésent en haute altitude avant de laisser la place aux rochers nus, c'est « l'arbre à miel ». C'est aussi l'arbre idéal pour fabriquer des araires monoxyles : son tronc est en effet ici courbé à la base par la neige. La forêt de mélèze constitue une réserve naturelle d'araires.

Le dieu gaulois Esus est « l'héritier » d'Orion. C'est lui qui est associé au taureau. Esus figure sur le pilier des Nautes (colonne monumentale gallo-romaine érigée en l'honneur de Jupiter par les Nautes de Lutèce au I^{er} siècle) : il coupe des branches et, sur la face adjacente du pilier, on voit un taureau accompagné de 3 oiseaux (les 3 grues). Sur un relief antique de Trèves (Allemagne), il est montré en bûcheron accompagné aussi d'un taureau et de 3 grues.

Localement, les grues² sont à rapprocher des Ligures qui seraient « Ceux qui poussent un cri aigu » selon l'étymologie qu'en tire Claude Gaignebet. De plus, sur le trophée de La Turbie sont inscrits les Esubiani (Pline l'Ancien III, 137) ou Vesubiani. Si l'on suit toujours Claude Gaignebet, les gens de la Vésubie sont les dévots du dieu Esus (que l'on sait être associé au taureau). Toujours dans la

¹ LE BERGER. – Tourmons la tête, nous verrons clignoter la Poussinière ou le Pouillier, si vous préférez.

MOI. – Que les savants nomment Pléiades et les Gascons Charrette des Chiens.

LE BERGER. – C'est cela. Un peu plus bas resplendissent les Enseignes, – qui, spécialement, marquent les heures aux bergers. D'aucuns les nomment les Trois Rois, d'autres les Trois Bourdons ou le Râteau ou le Faux Manche.

MOI. – Précisément, c'est Orion et la ceinture d'Orion.

LE BERGER. – Très bien. Encore plus bas, toujours vers le midi, brille Jean de Milan.

MOI. – Sirius, si je ne me trompe.

LE BERGER. – Jean de Milan est le flambeau des astres. Jean de Milan, un jour, avec les Enseignes et la Poussinière, avait été, dit-on, convié à une noce. (La noce de la belle Maguelone, dont nous parlerons tantôt.) La Poussinière, matinale, partit, paraît-il, la première et prit le chemin haut. Les Enseignes, trois filles sémillantes, ayant coupé plus bas, finirent par l'atteindre. Jean de Milan, resté endormi, prit, lorsqu'il se leva, le raccourci et, pour les arrêter, leur lança son bâton à la volée... Ce qui fait que le Faux Manche est appelé depuis le Bâton de Jean de Milan.

² En Crète, il est intéressant de noter le rapprochement Thésée/Esus et la Danse de la grue qu'il exécuta avec ses compagnons, déguisés en femmes.

Vésubie, les habitants de Belvédère¹ sont les « banes », les « cornus » (ils sont réputés avoir envoyé des chèvres avec des bottes de foin enflammées attachées à leurs cornes lors de combats contre les Romains).

Esus est aussi évoqué par Lucain (dans la Pharsale²) quand il fait le bilan des tribus qui ont participé avec César lors de la bataille contre Marseille. Il y évoque les Ligures « qui honorent Esus et ses rites horribles ». Ces rites sont développés dans les « scholies bernoises³ » et on y apprend d'après Claude Gaignebet que cela consistait en la pendaison de victimes humaines (Esus est le dieu des pendus, pendus par la gorge) jusqu'à ce que leurs membres tombent et dont on recueillait les « sucs » qui s'en écoulaient.

Pendus par la gorge, or nous sommes dans des vallées dont les habitants sont assez fréquemment goitreux⁴. L'auteur Marcellus⁵ nous a conservé dans des termes gaulois une formule magique pour expulser un objet coincé dans la gorge : c'est une invocation à Esus, « protecteur des maux de gorge ». À Belvédère, le 3 février (jour de la saint Blaise), un rite de protection de la gorge est pratiqué en croisant 2 chandelles et invoquant saint Blaise. Blaise, blaisus, Esus... Saint Blaise, protecteur du bétail, protecteur des bêtes à cornes, serait le successeur d'Esus... On le retrouve dans La geste du prince Igor (XII^e siècle). Saint Blaise, c'est le Cornard, le dieu des muets (meuh !). On le retrouve encore dans la légende de Jean de l'Ours qui naît de la vache, c'est un fils de la vache... Remarquons enfin l'assonance ou trait d'étymologie populaire qui relie Saorge, saint Georges et gorge... Le livre Les loisirs des princes (XII^e siècle) évoque une bénédiction de la gorge à Lantosque (Vésubie).

¹ Le nom gavot de Belvédère est Barver. (Le gavot est un dialecte de l'occitan parlé du Velay et du Forez jusqu'aux vallées occitanes d'Italie tout en passant dans le Dauphiné et la Provence puis dans les Alpes méridionales de part et d'autre de la frontière franco-italienne ainsi qu'en Calabre.)

² La Pharsale est une épopée latine racontant la Guerre civile que se livrèrent Jules César et Pompée, entre 49 et 45 av. J.-C.

³ Bernard Sergent : L'arbre au pourri, in *Études celtiques*, 1992, 29, pp. 391-402. (Fait partie d'un numéro thématique : Actes du IX^e congrès international d'études celtiques. Paris, 7-12 juillet 1991)

⁴ Augmentation du volume de la glande thyroïde entraînant une sorte de tumeur au niveau de la gorge. Une carence en iode en est généralement l'origine. Contrairement à ce que dit Claude Gaignebet, il est difficile de mettre la route du sel en rapport avec le traitement des goitres : il n'y a pas d'iode dans le sel marin. Toutefois, on peut supposer que des produits de la mer conservés dans le sel pouvaient apporter cet iode introuvable dans ces vallées isolées.

⁵ Marcellus de Bordeaux est un auteur médical latin natif de Gaule (milieu du IV^e siècle).

Pour terminer¹, Claude Gaignebet esquisse le portait d'autres dieux pouvant rejoindre son hypothèse Esus/Orion : Belenos/Gargantua, Héraclès (dont le lien avec les grues est patent), Apollon (La Bollène-Vésubie).

2. Bernard Sergent : le dieu nordique Thorr (Thor)

« Non loin du début de la Vallée des Merveilles se trouvait une stèle exceptionnelle, gravée d'un personnage qui l'avait fait appeler la "Stèle du Chef". Elle a été transférée au Musée de Tende, il n'y a plus à présent qu'une (horrible) copie sur place. Le personnage représenté, fait d'un assemblage de "corniformes", conformément à la thématique dominante du secteur en iconographie, a une particularité : il reçoit sur la tête, dans la tempe gauche, une énorme pointe, qui a l'air de vouloir le blesser ou le tuer. »

Dès la découverte que B. Sergent vit de ce motif, il pensa à un mythe nordique, connu par un récit islandais, comme la quasi-totalité de la mythologie germanique ancienne :

« Dans ce récit, le dieu Thorr doit affronter un géant, Hrungnir, à la frontière entre le pays des dieux et le pays des géants, et ce combat est le tout premier du dieu. Le géant et le dieu se lancent chacun un projectile. Thorr a lancé son marteau, Mjölfnir, et celui-ci coupe en deux le projectile de Hrungnir, une pierre à aiguiser. C'est donc une demi-pierre à aiguiser qui vient heurter la tête de Thorr. Et, malheureusement, malgré le recours à une sorcière opérant des guérisons, Thorr a dû garder toujours cette demi-pierre à aiguiser enfoncée dans son crâne.

Nos connaissances actuelles permettent de comprendre comment un mythe nordique peut être évoqué sur une gravure méditerranéenne. En plusieurs occasions, des fragments céramiques ont été découverts à travers la vallée, et il s'agissait toujours de poterie campaniforme. La culture campaniforme, qui couvre l'Europe occidentale dans la seconde moitié du III^e millénaire avant notre ère, se caractérise par des formes de poterie, dite précisément "en forme de cloche", qui prolongent une poterie dont les porteurs ont couvert la plaine de l'Europe du nord, et appelée les Amphores globulaires. Il me paraît clair que c'est là que s'est joué la circulation de motifs mythiques : les Germains étaient les porteurs des Amphores globulaires, ou ils en étaient en tout cas les voisins, et ils ont pu transmettre un mythe qui a ensuite circulé grâce aux campaniformes. Et voici comment un mythe germanique peut se retrouver sur les bords franco-italiens de la Méditerranée. »

¹ Selon Claude Gaignebet, les statues menhirs languedociennes seraient une autre représentation d'Orion. On y retrouve le bâton, le poignard, le baudrier... Elles sont datées du Néolithique final jusqu'au début de l'âge du bronze (3 500 à 2 000 av. J.-C. environ).

3. Jacques Lacroix : toponymie de la Vallée des Merveilles

BÉGO (Mont), *Bego* en 1873, nom d'origine inconnue. On a souvent segmenté BE et GO. Les hypothèses, **be*, “montagne” et **go*, “bœuf”, “taureau” ou *Gé*, déesse-Terre, ou encore *got/god*, “dieu”, ainsi que l'explication par *Beg*, “seigneur divin”, sont à rejeter car fantaisistes ! On a aussi pensé retrouver dans la première syllabe le celtique *bo/bou*, “vache”, mais à quoi correspondrait la seconde syllabe ? On pourrait envisager d'autre part un dérivé du gaulois *bago-*, “hêtre” : des hêtres poussaient sur les pentes de la Vallée des Merveilles. Enfin, un rapprochement avec le gaulois **becco* > fr. BEC n'est pas à exclure. La partie sommitale du mont ressemble à un bec tendu vers le ciel. Le Mont BÉGO est attesté *Bego* mais aussi *Beco* en 1873. On repère dans les alentours le BEC ROUX, en 1949 *Mont Becco Rosso*, sommet de 2368 m, limitrophe des communes de St-Martin-Vésubie et de Tende ; aussi le BECS DU CORBORANT, sommet de 2840 m, à la frontière avec l'Italie, sur la commune de St-Étienne-de-Tinée ; la COME DU BEC, hauteur de 2301 m, à la frontière avec l'Italie, sur la commune de Tende. Sur l'alternance *c/g*, comparer avec SAORGE < *Saurgio* et *Saurcio*, aussi avec LA BRIGUE < *Brica* et *Briga*.

BÉVÉRA (la), *Bevera* en 1779, cours d'eau franco-italien, principal affluent de la Roya < gaulois *bebro-*, “castor”, peut-être fusionné (en concaténation) avec *vera*, “cours d'eau”.

BRIGUE (LA), *Brica*, en 1002 < gaulois *briga*, “hauteur”, “forteresse”. À comparer dans le Valais suisse avec la localité de BRIG (même origine).

BREIL-SUR-ROYA, Brehl en 1157, *Brelío* en 1164 < gaulois *brogilu*, “champ”, “enclos” (cf. les BREUILS). « *Lou brèi* » dans la Vésubie et dans le Valdeblore désigne “le bosquet enclos”.

FONTAN < **Fontanum* < latin *fons*, “source”, avec suffixe *-anum* de sens collectif. Cf. le Sanctuaire Notre-Dame *des Fontaines*, lieu de sources sacralisées. FONTANALBA ou FONTANALBE, petit cours d'eau de 5 km, affluent de la Bieugne, dont une branche naît près de la Voie sacrée, et qui conflue à Casterino ; coule (d'ouest en est) dans un vallon à l'ouest de Tende < latin *fons*, “source”, avec suffixe *-anum* de sens collectif, et thème *alb-*, indo-européen et celtique (cf. nom des ALPES) signifiant “haut”, “clair”, “à l'est”, pour désigner des “Sources-de-la-Montagne” ou des “Eaux-Clares”.

FONTANALBA ou FONTANALBE, *Fontanalpa* 1949, lieu-dit, ancien lieu de fermes (tènement), du nom du cours d'eau.

MERCANTOUR, *Mercantoura* 1873, cime des Alpes-Maritimes (2772 m) sur la commune de Saint-Martin-Vésubie, qui a donné son nom au massif des Alpes, entre les Alpes-Maritimes, les Alpes-de-Haute-Provence et le Piémont italien, et son appellation au Parc national du MERCANTOUR. Beaucoup d'étymologies

fantaisistes : du nom du général romain Marc-Antoine ; lieu de circulations de “marchands” (it. *mercante*) ; thème oronymique pré-indo-européen **mar-k-* ; germanique **mark*, “limite” ; de *mar*, “la mer”, *cam*, “le chemin”, et *tor*, “la montagne”, soit “Près de la mer, chemin à travers la montagne” (totalement imaginaire). En fait, composé gaulois **Maro-canto-*, “Grande-Limite”, “Grande-Frontière”. À l’extrémité sud-est de la Gaule, le Mercantour séparait Gaulois et Ligures : les Vesubiani de la Vésubie de la peuplade des Turi, autour de Cuneo (voir Jacques Lacroix, *Enquête aux confins des pays celtes*, 2021, p. 89).

ROYA (la), *Rutuba* au Ier siècle, *Rodogia* en 1061, *Rodoza* en 1092, cours d’eau franco-italien de 60 km qui se jette dans la Méditerranée à Vintimille < **Rot-uba* < indo-européen **rouhhos*, “rouge”, cf. gaulois *roudos* : schiste rouge des gorges creusées par la rivière, en amont de Fontan ; second élément *-uba*, “eau”, qu’on retrouverait dans le nom de la VÉS-UBIE.

SAORGE, *Saurigio* en 1002, *Castro vel Burgo Saurgio* en 1092 < thème ancien *sab-*, “piton”, “escarpement” (village accroché à un rocher) ?

SOSPEL, *Cespedelli* en 1095, *Cespeel* en 1157 < peut-être latin *caespis*, “motte de gazon”, “cabane”.

TENDE < *Tenda*, XIe siècle < latin médiéval *tenda*, du latin *tensum*, “tendu” (de *tendere*, “tendre”) : “abri” fait d’une toile tendue, pour des militaires ; puis “habitation”.

VALLÉE DES MERVEILLES < latin populaire **miribilia* < latin classique *mirabilia* < *mirabilis*, “admirable”, “étonnant”, “singulier”. À rapprocher de l’italien *meraviglia*, “étonnement”, “surprise”, “merveille” : on dit « *mi fa meraviglia* » = “cela m’étonne”. Ce n’est donc pas la Vallée des choses très belles, admirables, mais la vallée des choses étranges, des choses étonnantes, déstabilisantes : à cause des paysages lunaires, des lacs entourés de roches, des pierres portant des signes bizarres, de la météorologie fantasque, des orages brusques, très sonores et violents.

VINTIMILLE/VENTIMIGLIA, *Albium Intemelium* au Ier siècle de notre ère (Pline, *Histoire Naturelle*, III, 47), nom contracté en *Albintimilium*, puis réduit à (*Al*)*Vintimilium* par aphérèse (suppression de la première syllabe). *Alb-* est un thème indo-européen et celtique (cf. nom des ALPES) signifiant “haut”, “clair”, “à l’est” ; C’était la “cité Haute des Intéméliens”, peuplade « ligure » (la vieille ville est perchée sur une hauteur).

Dans *Les noms d’origine gauloise. La gaule des activités économiques* (Errance Éditeur, Paris, 2005, pp. 74-75), Jacques Lacroix évoque le surnom des habitants du village de Belvédère au confluent de la Vésubie et de la Gordolasque, les « Banes ».

Banes : « Le mot gaulois qui désignait les cornes, **banno*, peut être comparé au vieil-irlandais *benn*, ‘pointe’, ‘corne’, ‘promontoire’ ; au moyen-gallois, *bann*,

‘corne’, ‘pointe’, ‘élévation’, (...). Il s’est conservé au sens de ‘corne d’animal’ dans de nombreux dialectes de la moitié sud de la France, sous différentes formes : *bana* ou *bane*, *bano*, (...) **Banno-* se retrouve également dans des noms de lieux où il a valeur de métaphore descriptive : l’animal ayant été présent quotidiennement pendant des siècles, dans une Gaule très rurale, a prêté facilement ses images, non seulement au physique de l’homme (...) mais à d’autres réalités aussi. Prenant un sens topographique, le terme gaulois s’est appliqué à des noms de hauteur (pointes montagneuses, promontoires) : Montagne de BANNE et Mont du BAN, dans la Drôme ; Mont BAN, dans l’Hérault ; Pic des BANS, dans le massif du Pelvoux (Hautes-Alpes) ; (...). On rencontre le même thème dans des noms de localité proche d’une éminence : BANNE, en Ardèche ; (...) BANNES, en Haute-Marne, (...) village ‘sur un petit éperon qui domine la vallée de la Marne’ ; BANEUIL, en Dordogne (...), sur un coteau dominant la Dordogne ; BANNEIX, à Journac, en Haute-Vienne (...); BANASSAC, en Lozère (...), au pied d’immenses escarpements, grand centre de production de céramique sigillée à l’époque gallo-romaine (...). Il ne faut cependant pas penser que tous ces toponymes remontent nécessairement à l’époque gauloise : le gaulois, **banno-* étant passé en roman, certains des noms de lieux cités ont pu être créés plus tardivement. »

Dans *Les frontières des peuples gaulois. vol. 1. Grands thèmes limitrophes présents dans les noms de lieux* (Yoran Éditeur, Fouesnant, 2021, p. 147) Jacques Lacroix analyse le toponyme de limites : **Morga*.

« MORGA et MARGUERIE, à Tende ; LA MORGA, à Lucéram ; LA MORGA, à Gorbio ; MORGUÉ, à La Brigue ; MORGHÉ, MORGA, LA MORGA, MORGELLA, à Breil-sur-Roya ; la Cime de la MORGELLE, à Peille ; La MORGUETTE, à Saorge, etc. Nombreux sont les toponymes issus du type **morga* qu’on repère à l’extrémité est et nord-est du département des Alpes-Maritimes ; difficile d’y faire correspondre précisément les frontières de peuplades souvent mal identifiées et à l’étendue territoriale très mal connue. Beaucoup de ces toponymes sont proches de la frontière France/Italie ; on peut les suspecter de garder le souvenir d’antiques limites. »



Fort de la Marguerie (au nord de Tende, à la frontière avec l'Italie)

4. *Emilia Masson et la Vallée des Merveilles, berceau de la pensée religieuse européenne*

(Analyse, synthèse et développement par Bruno Mestre¹)

Si les travaux d'Emilia Masson furent souvent sujets à débat et rejetés par une partie de la communauté archéologique, ils n'en restent pas moins extrêmement profitables pour le mythologue. Son premier ouvrage sur la Vallée des Merveilles (*Vallée des Merveilles. Un Berceau de la pensée religieuse européenne*, 1993), s'ouvre sur un hommage à Georges Dumézil. Il fut prononcé, à l'invitation d'Henry de Lumley, lors du colloque de Tende de 1991². D'emblée, on comprend qu'Emilia Masson se réclame de l'héritage dumézilien. En cela, elle ouvre une nouvelle piste interprétative pour les gravures de la Vallée des Merveilles : la mythologie comparée indo-européenne, dont, faut-il le rappeler, Georges Dumézil fut l'un des grands représentants.

« Ce monde-ci » et « l'autre monde »

La première thèse d'Emilia Masson est de faire une claire distinction entre les deux principales zones géographiques riches en gravures du Bego : à l'est du mont, la vallée de Fontanabla ; à l'ouest, la Vallée des Merveilles.

Une opposition qu'Emilia Masson explique dans le chapitre « Passage d'un monde à l'autre » en ces termes : « La chaîne du Bego sépare et unit les deux

¹ Auteur de *Le Velay païen* (2021), et de *Mégalithes, roches remarquables et sources sacrées de Haute-Loire* (2022) ; secrétaire général des Cahiers de la Haute-Loire.

² Colloque International, "Le Mont Bego", Tende, 5-11 Juill. 1991.

principaux secteurs du site, ceux de Fontanalba et Merveilles. Du côté de Fontanalba, elle surplombe la vallée d'un bout à l'autre, avec beauté et élégance. L'œil, attiré d'emblée par cette vue depuis le sommet de la Voie Sacrée, percevra en même temps sur le versant du pic le plus élevé les linéaments d'une draille menant vers les cimes et établissant ainsi la communication la plus directe entre les deux parties du site, soit le passage par excellence du domaine terrestre ou « ce monde-ci » vers le domaine céleste ou « l'autre monde ».

Emilia Masson nous décrit donc, ici, une véritable « géographie sacrée » constituée de deux zones distinctes avec, au milieu, comme barre séparatrice du « monde-ci » et de « l'autre monde », la montagne sacrée du Bégo. Une division profane / sacré, naturaliste / cosmologique, qu'elle rapproche du thème mythologique indo-européen des voies de communication que l'on retrouve notamment dans les textes sacrés védiques (cf. le chemin d'Aryaman, « le chemin du soleil », chez Dumézil).

La séparation avancée entre deux entités géographiques paraît pertinente au regard des typologies de gravures. Du côté Fontanalba on retrouve en grande majorité des thèmes agraires (araires par exemple), quant au secteur des Merveilles, des gravures représentent des poignards ou des hallebardes ou de grandes figures anthropomorphiques, sur lesquelles nous aurons l'occasion de revenir.

En dépassant l'intuition première d'Emilia Masson, on pourrait même relier ces deux espaces distincts aux trois fonctions indo-européennes (les fonctions religieuse, guerrière, économique) mises en évidence par Georges Dumézil. La vallée de Fontanalba se rattache par ses gravures à la troisième fonction. La dimension agraire et fécondante y est forte : représentations de parcelles avec bucranes et agriculteurs, figures d'araires. À cela, s'ajoute la légende du berger de Fontanalba qui, voulant percer le secret de l'astre solaire, chute depuis le sommet du Bégo. Son cadavre tombe alors du côté de la vallée de Fontanalba et donne naissance à une généreuse source qui alimente aujourd'hui les verdoyantes prairies de Fontanalba.

Au contraire, la Vallée des Merveilles, sur l'autre versant du Bégo, symbolise les deux premières fonctions. On reconnaîtra dans les nombreux poignards et hallebardes piquetés, des symboles de la fonction guerrière. Quant à la première fonction, souveraine, on peut la rattacher aux représentations anthropomorphiques célèbres du « chef de tribu », du « sorcier » et de « l'homme aux bras en zigzag ». Notons que cette division - première et deuxième fonction versus troisième fonction - est bien connue des mythologues. À la suite des travaux de Dumézil, on sait qu'on la trouve, par exemple, dans l'épisode fondateur de la mythologie nordique : la guerre des Ases contre les Vanes. Comme le synthétise Patrick Guelpa dans son ouvrage *Dieux et mythes nordiques* (2009) : « les Ases représentent la souveraineté et la force, avec les principaux dieux que sont Óðinn, Þórr, Baldr, Heimdallr, Ullr, Týr et Loki. [...] Les Vanes représentent la troisième

fonction, celle de la fertilité-fécondité. Les principaux dieux vanes sont Njörðr, Freyr et Freyja. ».

Les trois stèles principales : « l’anthropomorphe aux bras en zigzag », « le sorcier » et « le chef de tribu »

Toujours inspirée par la topographie de la Vallée des Merveilles, Emilia Masson montre que les trois principales stèles, connues sous le nom de la stèle de l’homme aux bras en zigzag (la plus haute à 2 470 mètres d’altitude, proche de la cime des Merveilles), la stèle du sorcier (à mi-pente, 2 350 mètres) et la stèle du chef de tribu (la plus basse, en bordure du torrent des Merveilles, à 2 290 mètres), forment un axe face à la pente ouest du Bego. Comme elle le dit : « J’avais été gagnée par l’impression que l’emplacement et la disposition de la plupart des dessins obéissaient à une organisation structurée, laquelle n’était pas sans rapport avec la configuration du sol. [...] Au sein des gravures qui recouvrent la région des Merveilles se dégage un axe ou un « pivot » constitué par les trois stèles principales et témoignant d’une intention unitaire. »

Son analyse, qui doit beaucoup à la mythologie indo-européenne et, en particulier, à la Théogonie d’Hésiode, se présente comme suit :



Gravure de l’anthropomorphe aux bras en zigzag
(Vallée des Merveilles)

- **Stèle de l'homme aux bras en zigzag** (première génération) : Emilia Masson note que la stèle s'organise autour de deux plans : à droite l'homme aux bras en zigzag qui est une « représentation type du soleil anthropomorphe aux bras longilignes qui évoquent les rayons » et, à gauche, une figure féminine de plus petite taille que l'on reconnaît à sa vulve. « Pendant à l'image du Ciel, cette effigie incarne la Terre ; pour cette raison tout y est subordonné à l'expression de sa qualité principale, la fertilité-fécondité ». En conséquence, Madame Masson voit dans cette stèle, « l'une des représentations classiques du couple primordial, formé par le Ciel-Père et la Terre-Mère ». C'est pourquoi elle parle de stèle du couple primordial ou de première génération divine.
- **Stèle du sorcier** (deuxième génération) : pour Emilia Masson, il ne fait guère de doute que l'anthropomorphe représenté ici est le dieu séparateur, en lien avec la deuxième génération divine. Elle le décrit en ces termes : « L'esquisse de ce personnage d'un caractère plutôt redoutable, volontairement limitée aux seules parties du corps qui sont concernées par sa fonction, nous enseigne ainsi sans équivoque que sa tâche consistait à accomplir une séparation à l'aide d'un outil tranchant et que, d'une manière ou d'une autre, sa bouche, ou ses dents, lui servait d'arme complémentaire ». Mythologiquement, on peut rapprocher cette scène de la séparation entre la Terre-Mère et le Ciel-Père.



Gravure du sorcier (Vallée des Merveilles)

Dans la mythologie grecque, c'est la désunion primordiale entre Gaia et Ouranos - le personnage figuré, dit « le sorcier », endossant alors le rôle de Cronos.

- **Stèle du chef de tribu** (troisième génération) : du fait de sa position en bordure de torrent, Emilia Masson la relie aux cultes de l'eau vive ainsi qu'à la troisième génération divine, « celle qui sera concernée par la création d'un nouveau monde où interviennent les mortels. » Elle voit dans la figure du « chef de tribu » une divinité de l'orage, les bras levés vers le ciel et dont le taureau est l'animal sacré. Si elle n'attribue aucun nom à cet anthropomorphe divin, elle cite à plusieurs reprises le nom de Jupiter, dieu de la foudre et du tonnerre, et rapproche ce dernier du « chef de tribu ». Toutefois, en reprenant ici les intuitions de Gaignebet, il s'agirait d'une représentation d'Orion. Son pénis, bien visible, vient rappeler une intense activité sexuelle (cf. Prajapati, alter ego védique d'Orion). Quant au bucrane visible sur son corps, n'est-il pas le souvenir de sa naissance particulière ? Il est celui, rappelons-le, qui fut bégonné, c'est-à-dire engendré par le bœuf !



(sur la pierre originale conservée au Musée de Tende)



Le Mont Bégo (pyramide en arrière-plan) vu de Fontanalba (Immense dalle de schiste vert à la patine orangée inscrite de gravures au premier plan)



Gravure dite de « l'arbre de vie » ou « peau » ? (Fontanalba)



La « voie sacrée » (Fontanalba)



Gravures (araires, personnages...) sur la « voie sacrée » (Fontanalba)



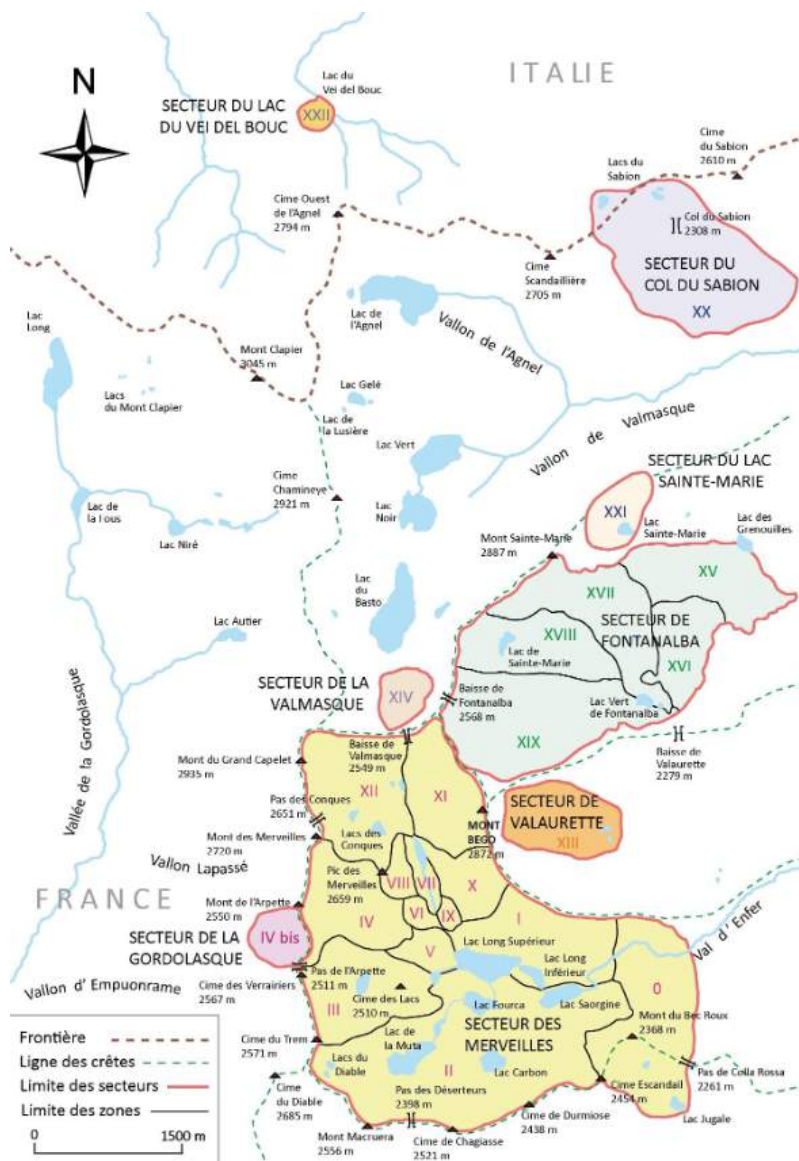
Le Christ (Vallée des Merveilles)



Selon E. Masson, la réalisation de la figure dite du Christ aurait été inspirée par un relief naturel de ce massif



Le groupe Basilis/Mont Bégo-2022 (dont Bruno Mestre à gauche, Jacques Lacroix debout, Bernard Sergent et Jean-René Mestre, premier plan à droite) devant la "Gravure de l'anthropomorphe aux bras en zigzag" (Vallée des Merveilles)



Carte des huit secteurs à gravures de la région du mont Bego, ainsi que leur subdivision en vingt-quatre zones (extrait de: de Lumley et Echassoux, La montagne sacrée du Bego. Préoccupations économiques et mythes cosmogoniques des premiers peuples métallurgistes des Alpes méridionales, Paris, CNRS, 2011, 363 pages, p. 13, fig. 3)

« Entrer dans l'immobilité » Le chaînon manquant de Saint-Marcel

Dans leur important article « Entrer dans l'immobilité » (*Gallia* 74-2, 2017)¹, les archéologues de l'INRAP Valérie Delattre et Laure Pecqueur ont examiné l'ensemble des sépultures atypiques de défunts en position assise en France et en Suisse à l'époque lat nienne. Nous nous proposons de résumer en détail leur argumentaire, puis d'en tirer les conséquences à la lumière des récentes découvertes de Saint-Marcel, avant de reconsidérer avec ce bagage la petite figurine en terre cuite de Quilly.

Le « corpus » s'élève à 49 individus sur 10 sites, répartis dans le temps en deux groupes entre -400 et -200 et entre -200 et -40. Les auteurs montrent qu'il ne s'agit ni de bannissement, ni de relégation, ni de punition symbolique, mais que cette forme d'inhumation « suggère que ces hommes sélectionnés et mis au jour en marge des nécropoles ont été volontairement isolés du commun des mortels : choisis et agencés pour l'éternité, ils paraissent désormais se rapprocher du divin et de ses modes d'expression. » (§ 1)

Les sépultures sont placées à proximité d'une « aire cultuelle » et sont disposées de façon préméditée dans l'espace (alignements en ligne à Reviers, ou par paires   Batilly-en-Gâtinais de sorte qu'on doit envisager qu'elles étaient visibles en surface. Les fosses circulaires ou globalement quadrangulaires sont adaptées à la position du défunt inhumé. On distingue deux types de position assise, soit symétrique avec les genoux surélevés et écartés en tailleur), soit asymétriques avec un des deux membres inférieurs disposés en avant du corps, l'autre étant avec le pied ramené devant le bassin (par ex. aux Malleton, cette dernière position dominant largement. Sur un même site, les défunts ont le plus souvent des positions presque identiques. Le bras gauche est souvent placé à côté de la cuisse gauche, le bras droit entre les membres inférieurs. Parfois, la main gauche est derrière le dos dans une position qui n'a pu être maintenue de manière naturelle. L'hypothèse de liens pour maintenir une main dans le dos doit être avancée. La fosse est le seul réceptacle du corps. En règle générale, le sujet assis est adossé à la paroi de sa fosse. Dans plusieurs cas, le tronc est penché en avant.

¹ Valérie Delattre et Laure Pecqueur, « „Entrer dans l'immobilité“ : les défunts en position assise du second âge du Fer », *Gallia* [En ligne], 74-2 | 2017, mis en ligne le 01 décembre 2018, consulté le 21 novembre 2020. URL : <http://journals.openedition.org/gallia/2196> ; DOI : <https://doi.org/10.4000/gallia.2196>

Les similitudes de ces postures sur des sites parfois très éloignés ne peuvent aucunement relever du hasard. Cette disposition codifiée suppose une succession de gestes identiques, depuis le choix du défunt, son installation normalisée jusqu'au comblement de la fosse. La tête est dirigée de préférence vers l'ouest ou vers l'est, les défunts d'un même site ayant le plus souvent une orientation similaire. À Batilly, les défunts sont tournés vers l'entrée de l'enclos d'habitat.

Les sépultures ont été rapidement comblées après le dépôt des corps, les déplacements observés ne s'étant effectués que dans le volume propre des cadavres. L'enfouissement a dû être complet et rien n'indique un traitement particulier des défunts avant l'inhumation. Des pierres de calage ont pu servir à maintenir le membre inférieur droit dans la position voulue. Le sexe de défunts, établi d'après les caractères discriminants des os coxaux sur 21 individus, est exclusivement masculin. Il n'y a pas d'enfants parmi eux. L'examen osseux n'a recélé aucune lésion pathologique ni trace anthropique, telles des marques de découpe ou de violence. On constate l'absence de tout mobilier, qu'il soit d'accompagnement ou « porté » : c'est une pratique exclusive et unique dans le monde laténien.

Cette position atypique de corps inhumé est attestée dès le Mésolithique moyen (par ex. la sépulture dite assise d'Auneau (Eure-et-Loir) datée entre 7200 et 7000 ans av. J.-C.). Les références se multiplient pour l'âge du Bronze (voir par ex. La Saulsotte, Aube). Ce type d'inhumation fait aussi partie du plus vaste ensemble des mises en scène rituelles laténiennes.

Il est manifeste que les « assis » d'Acy-Romance ne sont pas relégués : leur agencement minutieux, leur positionnement en toute visibilité sur une esplanade sans vocation funéraire, mais dédiée à des pratiques cultuelles et la probable sélection des sujets, les fait davantage bénéficier d'un traitement post mortem « par le haut » que de second rang, à visée péjorative.

Cette « intrusion » au cœur de l'habitat de défunts particuliers bénéficiant d'un traitement codifié ne peut pas être non plus anecdotique. L'installation des sépultures assises exprime un message qui transcende la vocation funéraire. Les individus « assis » conservent leur intégrité corporelle et sont agencés avec soin dans ce qui apparaît comme une sépulture hors nécropole. Cette posture fortement et de tout temps connotée semble garantir, *ad vitam aeternam*, leur intégrité morale et spirituelle.

Si on les compare aux suppliciés du site de Fesques au lieu-dit du Mont du Val aux Moines (Seine-Maritime) que la peine capitale a exclu définitivement de la communauté, la dispersion des « assis » et le soin de leur agencement excluent l'hypothèse de sanctions infligées. D'un autre côté, l'absence de mobilier

d'accompagnement et le mode d'ensevelissement privilégiant l'utilisation de textiles souples périssables ne relèvent pas de la sphère guerrière et de son héroïsation ostentatoire. Toute association avec le monde rural n'est pas non plus vraisemblable.

Ces hommes semblent avoir part à la sphère sacrée qu'ils incarnent à jamais, très probablement à cause de leur statut au sein de la communauté. Mais ils ne semblent pas être des druides, car ceux-ci sont plutôt associés à la découverte de mobiliers d'accompagnement connotés comme marqueurs d'une fonction « sacerdotale » : instruments médicaux, de divination ou de sacrifice.

La position symbolique des assis, la même que celle adoptée par Cernunnos, peut indiquer une origine préceltique, voire pré-indo-européenne, dont on a même voulu voir un ancêtre lointain et commun dans la représentation du dieu à cornes assis en tailleur et également entouré d'animaux du sceau de Mohenjo Daro.

Les défunts assis expriment-ils une sorte de méditation éternelle ? On retrouve cette posture au cœur de la philosophie bouddhiste en tant que posture de méditation traduisant la relation au divin. L'immortalité des moines est ainsi exprimée et mise en scène. Certains d'entre eux, dès le IV^e siècle apr. J.-C., d'abord en Chine puis dans tout l'Extrême-Orient, se prépareront même à « entrer dans l'immobilité » de leur vivant (« le Nyujo ») en pratiquant une automomification sorte de lent suicide par la faim ou par ingestion exclusive de plantes et de légumineuses. Cette ascèse poussée à l'extrême et cette diète codifiée transformaient peu à peu les corps figés en position de méditation, assis par terre et jambes croisées comme le Bouddha. Des momies de bonzes, ainsi préservées dans des sanctuaires ou des grottes et datées du VII^e siècle apr. J.-C., ont été retrouvées aussi bien en Inde qu'en Asie centrale. La coutume existe indéniablement depuis le début de l'ère chrétienne. Nombre de momies sont toutefois restées « dans l'immobilité » sous la terre, à l'égal des « assis » celtiques.

Ces individus expriment dans la mort un statut qui transcende les seules communautés locales. La posture codifiée traduit le sacré : l'homme sanctifié, que son éducation et son parcours de vie ont rapproché des dieux avec lesquels il est en lien direct.

On peut proposer que ces assis, figés à jamais dans la posture sacrée par excellence, relèvent d'une population resserrée, sélectionnée, dont toute ou partie de la vie était associée au divin. Ils étaient en quelque sorte des garants de l'accomplissement de la spiritualité en vigueur. Qu'ils soient des druides ou non, l'histoire de cette position et la codification précise qu'elle exprime isolent ces hommes du commun des mortels tant géographiquement que symboliquement. Et qui doivent le demeurer dans la mort, immobiles, et assis à jamais en tutoyant le divin et la proximité de l'éternité.

Tous les éléments rassemblés par Valérie Delattre et Laure Pecqueur conduisent à l'hypothèse qu'il y a eu en Gaule entre -400 et la conquête romaine des hommes de religion qui furent enterrés à dessein dans une posture symbolique où l'immobilité et le monde éternel des dieux se confondent, et que ces assis n'étaient pas ou pas forcément des druides. Ces êtres humains sont inhumés dans la posture des héros et des dieux, une posture qui apparaît comme un élément ou un symbole de l'accès au divin ou de la proximité avec le divin. Il y a donc une voie, notamment à travers la mort, par laquelle un être humain peut être considéré d'une dignité égale à celle des dieux. Les deux archéologues rapprochent de façon pertinente ces sépultures de la statuaire celtique en particulier du dieu Cernunnos comme des petits personnages en bronze de Glauberg ou de la Bauve (Meaux). Cependant, les assis de la statuaire sont le plus souvent figurés avec leurs attributs : armes pour les guerriers ou éléments de parure (torque) pour les sujets au statut social élevé. La posture semble vouloir être un constant rappel au monde sacré et/ou au dieu qu'on nomme Cernunnos, souvent représenté avec un torque et un sac de monnaie et accompagné d'un cerf et un serpent à tête de bélier.

L'hypothèse d'un sacrifice peut donc être écartée. Mais une sorte d'autosacrifice reste possible, par lequel un être prend la résolution de s'approcher ou de se confondre le plus possible de l'entité divine à laquelle il s'offre lui-même.

L'étude de Valérie Delattre et Laure Pecqueur a permis d'envisager que le motif iconographique de l'assis n'est ni un simple ornement ni en premier lieu une allusion à un récit mythologique, mais qu'il est relié à une pratique funéraire d'ordre éminemment religieuse dans lequel le défunt immobile se rapproche de « l'immortalité » en mimant par cette pratique l'immobilité essentielle des « choses divines ». Ajoutons que cette approche se fait aussi dans le dépouillement sinon dans le dénuement, et que la posture est en cela fondamentale comme le montrent les pierres de calage des corps.

Delattre et Pecqueur n'ont pas rapporté les résultats d'une fouille menée par l'INRAP en 2014 à la sortie nord de la ville de Saint-Marcel, au lieu-dit les Courates, où ont été découvertes, à proximité de quatre fossés, cinq sépultures datées du milieu du IV^e au début du II^e siècle avant notre ère. Les défunts sont en position assise. Ici aussi, il n'y a aucun mobilier dans ces tombes, sinon des pierres qui ont été disposées de manière à faciliter le maintien des corps¹. La découverte de ces cinq sépultures d'assis sur le site d'Argentomagus interpelle d'autant plus que ce site est aussi celui qui a livré le plus grand nombre de statuts de personnages assis. Étant donné qu'une telle rencontre ne peut en aucun cas être le fruit du hasard ni d'un concours de circonstances, le lien entre les sépultures d'assis et les

¹ <https://inrap.fr/archeo-memo/un-rituel-gallo-romain-decrypte>

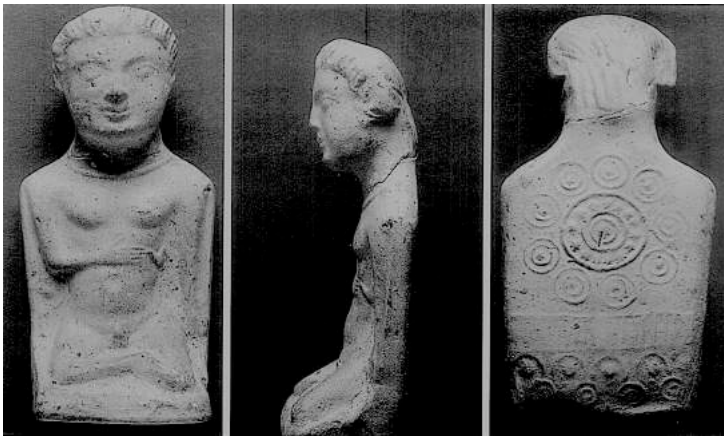
statues d'assis est donc établi, comme est établi le fait que les personnages faisaient l'objet de dévotion dans la cité. C'est ce que montrent les deux statues d'assis placées derrière une table d'offrande qui sont exposés dans leur lieu de découverte au sous-sol du musée d'Argentomagus au Mersants. Il me semble qu'on peut en déduire que ces personnages vivaient, œuvraient et mourraient au milieu de leurs concitoyens et qu'ils bénéficiaient de leur respect et de leur reconnaissance. Pour quel service ? Fournissaient-ils à la communauté le lien avec



le divin ? Étaient-ils des druides ? Une fraction de ceux-ci ou bien des adeptes d'une secte se démarquant de l'institution des druides ? Nous ne le savons pas encore. L'objet oblong, placé entre les deux statues et interprété comme un phallus, montre un lien paradoxal du dépouillement et de la fécondité.

Autel domestique avec deux personnages assis en tailleur derrière une table d'offrandes

Quelques centaines d'années plus tard, la figurine assise de Quilly,



« Dieu accroupi » de Quilly, terre cuite blanche moulée (H. 13,3 cm ; l. 6,3 cm ; E. 3,7 cm), Musée Thomas-Dobrée à Nantes, n° Inv. 902.7.1, d'après J. Santrot, « Le petit monde du 'lairaie' gallo-romain de Rezé (Loire-Atlantique) » Revue de Études Anciennes, t.93, n01-2 pp. 265-294, fig. 11.

grossièrement datée entre 150-250 de notre ère, semble indiquer une persistance ou une évolution de cette pratique culturelle. Cette figurine moulée se trouvait

vraisemblablement parmi les dieux protecteurs du foyer conservés dans la maison d'un Gallo-Romain. L'objet est apparenté aux productions d'un mouleur de figurines nommé Rextugenos qui travaillait sans doute dans l'ouest de la Gaule¹.

Le socle semble être orné d'une scène de chasse très abîmée figurant un chien poursuivant sans doute un renard. Cette chasse divine exprime, selon Miranda Green, l'idée qu'en répandant le sang, le chasseur apporte la nourriture et la vie. De façon correspondante dans le macrocosme, la rotation apparente du ciel étoilé (« le ciel qui tourne » chez les Iraniens²) apparaît comme une grande chasse éternellement renouvelée, dans laquelle la mort et la vie se succèdent et s'engendrent mutuellement. Le motif n'est donc pas seulement funéraire, puisqu'il renvoie à l'ordre du cosmos.

Le personnage assis est nu. La mise en évidence inhabituelle du sexe fait penser au phallus placé entre les deux assis derrière la table d'offrandes à Argentomagus. Ceci suggère que ce culte semble lié non pas à une lubricité quelconque, mais au thème de la fécondité universelle. Le bras droit du personnage est replié, la main tendue vers un petit oiseau sur la gauche, la tête est sereine, les yeux ouverts. Il porte un collier. Ce n'est pas un torque, mais il souligne tout de même la séparation entre le corps et la tête considérée comme le siège de l'âme. Le plus impressionnant est le décor de cercles et d'étoiles gravé sur son dos. Il existe quelques autres figurines de personnages divins ou non avec de tels décors organisés selon un centre à partir de cercles et d'étoiles. Ce n'est donc pas une exclusivité du type assis, qui n'a pas d'attribut divin. Il est manifeste que la motivation de ce décor n'est pas ornementale, mais relève d'une sacralisation qui connote des nombres et des configurations de cercles qu'on peut qualifier de cosmiques. Il est également manifeste que ce décor est en relation avec les motifs figurés sur le devant de la figurine qui convergent dans l'expression d'un passage dans l'au-delà bénéfique et libérateur. Il est probable que le « panorama » figuré sur le dos du personnage représente une vision de l'Autre Monde telle qu'imaginée dans l'entourage culturel du défunt : ce sont à peu près les sphères divines telles qu'elles imaginées dans le rêve de Scipion de Cicéron. Trois détails sont remarquables : premièrement, la main tendue avec le pouce écarté en direction de l'oiseau signifiant à la fois le cœur et la vie symbolise un lâcher-prise, deuxièmement, la nudité qui, loin d'être lubrique, figure le dépouillement, et troisièmement, la tête sereine plus grande que nature souligne l'importance de ce qu'on peut désigner comme la pensée. Il est intéressant que les

¹ On lui doit aussi une « Vénus » découverte à Fégréax (Loire-Atlantique) qui présente des analogies (torque, cercles et étoiles, position des bras). Voir fig. 10a et 10b.

² Ferdowsi : Le livre des rois trad. Jules Mohl, Actes sud, 1996, 84 et 93.

deux coups de couteau destinés peut-être à briser le charme magique censé émaner de l'objet aient ciblé le centre de la rosace et la tête unissant ainsi par l'absurde les deux termes.

Les éléments iconographiques s'éclairent mutuellement : si on accepte les hypothèses qui précèdent, on s'aperçoit que les éléments visibles dans le bas du dos de la figurine contrastent avec ceux de la rosace. On retrouve neuf cercles étoilés, mais ils sont placés sur deux lignes inégales (cinq et quatre) et se chevauchent. La taille des doubles cercles tout en bas est plus petite que celle des cercles simples dans la rangée supérieure... Bref, les neuf cercles du bas sont dans un désordre relatif par rapport aux neuf cercles de la rosace. Puisque nous avons interprété celle-ci comme une image de l'Autre Monde, il est tentant de voir dans les éléments du bas une représentation liée au monde terrestre, hypothèse qui est d'ailleurs renforcée par la figuration d'une sorte de palissade séparant les deux parties. Précisons que les cercles du bas qui se chevauchent font penser à des flots agités. Nous ignorons ce que signifient plus précisément les neuf. Sans doute représentent-ils les différents traits ou principes concernant l'être humain, car le neuf symbolise dans la tradition celte l'aboutissement, l'achèvement, la totalité. Cette totalité semble être figurée telle qu'elle se présente dans le désordre du monde terrestre et telle qu'elle est censée devenir dans l'ordre du monde céleste.

Ce qu'on vient de lire confirme que ce programme iconographique n'est pas ornemental et qu'il est relié à la figurine dénudée et à sa posture assise en tailleur !



Guerrier assis « en tailleur » (détail de l'œnochoé de Glauberg)

Cette posture qu'on découvre pour la première fois sur la statuette figurée sur le bord de l'œnochoé de la tombe I de Glauberg dans le dernier quart du V^e siècle avant notre ère est liée à une pratique funéraire de défunts inhumés avec égard dans cette posture et honorés dans les communautés gauloises. Il semble qu'à travers ce culte, ces personnages sont à même de procurer à ces communautés les bienfaits du divin. Il est stupéfiant de constater que ce culte est suffisamment ancré pour perdurer — avec de probables modifications et altérations — six ou sept siècles, dont deux après la conquête romaine. Nous sommes loin d'en connaître les tenants et les aboutissants, mais après la mise en évidence du chaînon manquant constitué par la découverte des inhumés assis à Saint-Marcel, nous avons la conviction qu'il y a « derrière la cloison » de quoi bousculer l'histoire religieuse de la Gaule.

LA LETTRE D'ILE-DE-FRANCE

Mythologie en Paris et en France

Bulletin trimestriel du Groupe Ile-de-France de Mythologie Française

La Lettre N°124 - décembre 2022

SOMMAIRE

ÉDITORIAL

par Jean-Marc Bélot.....p. 2

NOUVELLES BRÈVES.....p. 2



DODONE

Inquiétants acousmates. La diablerie d'Ansacq

par Jean-Marie Privat.....pp. 3-5

Images et mythologie du corps dans le domaine celtique (1^{ère} partie)

par Philippe Jouët.....pp. 6-7 et 10-15

Sortie mythologique sur l'axe royal de Paris

le 2 octobre 2022.....pp. 8-9

LEGENDA

par Michel LECONTE.....p. 16

Mercredi 29 mars 2023 à 19 h

Conférence Historique du Groupe Ile-de-France de Mythologie Française

Merlin et Zarathoustra

par Bernard SERGENT

(agrégé d'histoire, docteur en histoire ancienne et archéologie,
président de la Société de Mythologie Française)

Salle du Conseil de la Mairie du 9^{ème}, 6 rue Drouot, Paris IX^e

(M^o Richelieu-Drouot)

Entrée libre

Merlin et Zarathoustra



Dimanche 29 janvier 2023 à 14h30 précises

Assemblée Générale du

Groupe Ile-de-France de Mythologie Française.

La Chaufferie, 2 bd de Denain, 75010 Paris, métro Gare du Nord. Précédée à 12h30 d'un déjeuner pour qui le souhaite (30€). Réserver: chantebize@yahoo.fr. Elle se terminera par des lectures, poèmes, anecdotes, que vous voudrez bien proposer, en relation avec le thème de l'année 2023 :

« Mages, devins et saints guérisseurs »

Jeudi, 13 avril 2023 à 19h

Vidéoconférence du Groupe Ile-de-France de Mythologie Française

Le manteau de sainte Brigitte

par Marike Van der Horst (chercheuse GIDFMF)

S'inscrire pour recevoir le lien Zoom : gidfmythologiefrancaise@gmail.com

Samedi 13 mai 2023

Journée d'étude des Amis des Etudes Celtiques

« La guerre et les dieux chez les Celtes »

Maison des Mines, 270, rue Saint-Jacques, 75005 Paris

Information :

secretaire.aec@maillo.com ou gerard.poitrenaud@orange.fr

Prix au N° : 6 €. Abonnement pour 4 N° : 15 €. - ISSN 1291-4339 - CPPAP N° 1024G82289

Des tribus belges en Angleterre et en Irlande avant César et Guillaume le Conquérant

La technologie des Gaulois est encore largement sous-estimée. Ils sont pourtant à l'origine de nombreuses inventions, dont le char à quatre roues, la cotte de mailles, et plusieurs armes vantées par Tite-Live (*Histoire*, V, 35, 4) que les Romains vont copier et qui ont permis au Gaulois d'aller piller Rome (épisode des oies du Capitole dès -390). Une tribu belge, les Trévires, a aussi inventé la première moissonneuse de l'histoire, poussée par un bœuf ou un âne. C'était un char muni de dents pour couper les épis qui tombaient dans la caisse du char. Les Gaulois, grâce à un sol fertile décrit également par Tite-Live, exportaient notamment des céréales, des vêtements et de la laine par un réseau de routes bordées de fossés pour l'écoulement des eaux - les futures voies dites romaines, en réalité d'origine gauloise si pas antérieure (voir ci-dessous). Ils exportaient aussi par voie fluviale et maritime. Strabon atteste de nombreuses rivières navigables permettant un transport aisé (*Géographie*, IV, 1, 2), et on a retrouvé des barges, notamment à Pommereuil près d'Ath, atteignant jusqu'à 15 mètres de long.

Vers 200 av. J.-C, des tribus belges ont gagné l'Angleterre, et y ont introduit la céramique et les premières pièces de monnaie. Elles y ont bâti les premières agglomérations significatives, et ont donné leur nom gaulois à certaines villes et à certains



comtés de l'Angleterre actuelle. 150 ans plus tard, César décrit la situation comme suit : « Dans la région proche de la mer [en Grande-Bretagne], des tribus ont migré de Belgique... Elles ont quasi toutes conservé les noms des pays dont elles provenaient... et vinrent s'y établir et cultiver le sol... Elles utilisent comme monnaie soit du bronze, soit de la monnaie d'or, soit des anneaux de fer dont le poids est pesé » (*Guerre des Gaules*, V, 12, 2 et 4).

Plus tard, les massacres de César (notamment le génocide des Éburons) ont entraîné de nouvelles migrations de tribus belges vers l'Angleterre.

Ptolémée livre le nom de plusieurs de ces tribus belges (*Géographie*, II, 26-29). C'est le cas des *Belgae*, des *Segni* originaires des Ardennes, et des *Durotriges* ou *Durotrages* qui ont donné leur nom au Dorset et à Dorchester. Ils étaient actifs dans le commerce transmanche et ont laissé des monnaies datant de 65 avant J.-C. Les *Catuvellauni* ont occupé l'emplacement actuel de Londres (*Londinium*). Les *Dumnonii* ou *Damnonii* établis dans le Devon ont laissé des écrits dans l'un des alphabets celtes, l'ogham, et un de leurs sous-groupes, les *Cornovii*, a donné son nom aux Cornouailles.

Les *Brigantes* qui tirent leur nom du gaulois *brig* (forteresse, hauteur, cf. *Burg* en allemand) avaient pour capitale *Eburacum*, aujourd'hui York, dont le nom rappelle la tribu des Éburons exterminée par César.

Les *Cantiaci* tirent leur nom du gaulois *canto* (blanc, allusion probable à la couleur des falaises de Douvres). Ils donnèrent leur nom au Kent et à Canterbury.

Hormis les Belges, d'autres tribus gauloises ont émigré en Angleterre, notamment semble-t-il les *Parisii* vers l'actuel Yorkshire, mais le lien avec la tribu homonyme des Gaules, bien que très probable, n'est pas encore formellement prouvé.

Les Atrébates fondent Winchester

Une partie des *Atrebates* s'établirent dans l'actuel Wessex, provenant de la région située entre l'Escaut, et la Lys. Leur chef Commios, battu à Alésia à la tête de la cavalerie gauloise et pourchassé par César, s'est enfui en Bretagne insulaire en 50 avant J.-C. et y a fondé un royaume atrébate émigré, comme le relate Frontin (c40-103), commandant des légions romaines dans l'île de 69 à 98 (*Strategemata*, II, XIII, 11), et comme le montrent des monnaies à son nom frappées jusqu'en 20 apr. J.-C. à *Calleva Atrebatum*, actuelle Silchester, au sud de la Tamise. Un successeur de Commios (*Commii Filius*) est mentionné sur de nombreuses monnaies atrébates. Hormis le suffixe et le préfixe *ad*, le mot *Atrebates* provient du gaulois *treb* (habiter), issu de l'indo-européen *treb* (village, habitations). En néerlandais *dorp*, en allemand *Dorf*, en latin populaire *trebium* et en breton *tref*. Atrébate veut donc dire à peu près « ceux du village ».

En fuyant les troupes de César, certains Belges ont rejoint une ville fondée vers 70 av. J.-C. par d'autres Belges, et appelée par les Romains *Venta Belgarum* (*venta* signifiait lieu de vente, marché, ville) pour la distinguer de *Venta Silurum* et de *Venta Icenorum*. Ce toponyme de *Venta Belgarum* est cité notamment par

Strabon et Ptolémée. On retrouve en breton le mot *ouenta* (ville). En saxon, c'est devenu *wintam*, et la ville est devenue Winchester, *chester* dérivant du latin *castrum*. *Venta* (marché) vient de deux racines indo-européennes, *wes* (vendre) et *do* (donner), qui ont donné en latin *vendere* (vendre), contraction de *vendumdare* (donner à la vente). En néerlandais, *winst* (gain). En sanskrit, *vasnayti* (il négocie). En grec, le W initial tombe, ce qui donne *oneiar* (richesse, profit, d'où vient le français **onéreux**). En vieux français *venel*, d'où **vénal**.

Les Ménapiens en Irlande

Une tribu celte du Sud-Est de l'Irlande s'appelait **Manapii**, suggérant une parenté avec les Ménapiens de la Gaule belge, d'autant que la mythologie irlandaise fait état des *fîr B^holg* (Belges), peuple de guerriers et d'artisans qui ont constitué la 3^{ème} vague d'envahisseurs de leur pays. Depuis peu, les progrès de la génétique ont confirmé que l'haplogroupe ADN R1b-Z16340 des **Manapii** était identique à celui des Ménapiens de Belgique, et a même permis de dater cette souche de l'année -1 268.

Les Ménapiens, marins et commerçants, parfois qualifiés de Phéniciens du Nord, disposaient d'une flotte leur permettant d'établir des colonies commerciales jusqu'en Irlande et en Écosse. Installés d'abord près de Dublin vers – 216, les **Manapii** migrèrent vers le nord et donnèrent leur nom à Monaghan, ville voisine de l'Ulster.

Si les Belges ne parlent plus gaulois depuis longtemps, certains de leurs aïeux ont peut-être contribué modestement au développement du sud de l'Angleterre il y a 2 000 ans, et au maintien des langues celtiques en Irlande.

Notes impromptues sur le nom des Cantiaci

À propos des *Cantiaci*, Gérard Poitrenaud ne trouve pas de *canto-* en gaulois pour « blanc » ; mais *candos* « brillant ». Cependant, *uindo-* / *uendo-* est attesté avec de nombreux dérivés comme le toponyme *Vindunum* (Le Mans). Si *canto-* signifie « limite » ou « frontière » comme le propose Jacques Lacroix, les *Cantiaci* seraient les limitrophes ou les frontaliers.

Michel de Grave relève pour *canto-* les sens suivants :

1. « angle, côté, courbure, roue ». En allemand et néerlandais *kant* « côté, bord ». En breton, *kant* « cercle » et en gallois, *cant* « cercle de fer ». IE *kan-tho* (angle, courbe)¹
2. « chant, incantation ». IE *kan* « chanter, résonner »².
3. « brillant, blanc », en breton *kann* (brillant), en sanskrit, *candrah* (brillant) et en latin *candidus* « blanc éclatant » et *candere* « être enflammé ». IE *(s)kand* « brûler, luire, clair »³.

On a aussi en moyen breton *cann* (pleine lune) et en gallois *cann* « blanc clair », de l'IE *(s)kand*⁴.

Un *canto* « limite, extrémité » n'est pas attesté ; mais *anto* (P.-M. Duval et aussi Wolfgang Meid). IE *ant(s)* « façade, front » élargi en *anto*. En latin, *ante* « devant ». En sanskrit, *antah* « fin, limite ».

Pour compléter le tableau et montrer tout le problème, Gérard Poitrenaud ajoute que la racine *cant-* se retrouve dans de nombreux mots celtiques ou protoceltiques dont voici une liste non exhaustive :

canti-, *canto-*, *canta-* (Ward), *cata-* (Holder) « avec, au côté de » (Piqueron),
canta « boucle, cercle » (Delamarre),
cantalinat « suivre, accompagner » (Ward),

¹ IEW : Jules Pokorny, *Indogermanisches etymologisches Wörterbuch* (Francke, 1959), 527

² IEW, 525

³ ibid. 526. Voir aussi A. Holder et *Etudes Celtiques*, Paris, CNRS, 25, 114.

⁴ IEW, 526.

cantalon « borne, pilier » (Piqueron), « monument circulaire, stèle », « chant, leçon » (Monnard/ricolfis), « extrémité, limite, confin » (Lacroix),
 v.irl. cét « pilier rond », gall. cantal « bord d'un cercle », gaul. cantos « cercle »,
 m.irl. cétal « chant, incantation », gall. cathl « chant », bret. kentel « leçon »,
cantasedon « siège, couchette » (Ward),
cantedon (mesure de 100 pieds carrés) (Columelle),
cantedus « connaisseur des limites » (Lacroix) ou peut-être « celui qui a une parcelle de 100 pieds carrés » (Poitrenaud),
cantia « boucle » (Delamarre), « frontalière » (Lacroix), « brillante »,
cantibedona « sillon marquant la frontière » (Lacroix),
cantobriga « fort du confin » (Lacroix),
cantiorix/cantorix « roi de la frontière » (Lacroix), ou éventuellement « commandant de cents = centurion » (Poitrenaud),
cantius « celui du confin » (Lacroix),
 Le théonyme *cantismerte* « celle qui prennent soin de la frontière » (Lacroix), « aux cent soins » (Delamarre)
cantinorus « cent fois généreux » (Poitrenaud; cf. noros « magnanime, généreux »)

Gérard Poitrenaud : Remarques sur ANTOS-CANTOS

En gaulois, le mot **anto(s)** signifie « borne, bout, limite, fin, dernier » (Delamarre, *Dictionnaire de la langue gauloise*, 2018, 49-50). Le mot **canto(s)** « cercle (de la roue), jante » (Delamarre 2003, 105) pourrait être apparenté, car la jante est le bord de la roue (gallois *cant* « bord d'un cercle ou d'une roue », *ibid.*) et Jacques Lacroix démontre dans son livre *Enquête aux confins des pays celtes* que le mot peut également signifier « confins » (Lacroix 2019).

L'hypothèse qui fait remonter ce mot à la racine indo-européenne **kem* « couvrir » (O. Szemerényi) est faible, car la jante est une extrémité, une partie étroite par définition et sa qualité de « couverture » ne s'impose pas.

Mon hypothèse est que *canto-* est dérivé d'un plus ancien *c(o)-anto-* signifiant à peu près un ensemble de bouts ou de « fins », donc une ligne de frontière, une démarcation et qu'à ce titre il peut désigner également la bordure d'une roue.

Cette hypothèse n'est pas vérifiable directement, mais nous pouvons montrer que d'autres mots semblent formés de la même manière, ce qui renforce le faisceau de présomption :

Exemples :

ambi « autour, de part et d'autre »	c[o ?]-ambit « changer »
artos « celui qui se lève » > l'ours	c[o ?]-artis « peau, écorce »

assi- « os »	(ce qu'on enlève ?) c[o ?]-assi- « airain, bronze »
litos « côté »	(plus dur que l'os ?) c[o ?]-litos « pilier »
-eton (suf.) « ensemble d'arbres »	(qui a plusieurs côtés ?) c[o / a ?]-eton « bois, forêt »

Le mot **canto(n)** « cent », attesté également en celtibère, en irlandais et en gallois, est selon Delamarre (2018, 104) une variante de la forme pleine du numéral 100 : **conto-** (ibid., 125).

Il semble bien qu'on ait considéré un « cent » comme un nombre limite, ce qui apparaît dans certains composés comme ***canto-mantalos** « (celui qui va) cent chemins », **cantoseni-** « qui est vieux de cent ans », ***canto-benno-** « cents pointes, cent têtes » ou la plante nommée **belio-candos** « cent feuilles - achillée, millefeuille » (Delamarre, ibid., 104). Le nombre *cent* apparaît ici comme le nombre limite qui exprime un très grand nombre voire la totalité. Il correspond à notre *mille* en français par ex. dans le nom du « plateau de mille vaches » ou le « jeu de mille bornes ».

Il est également intéressant que l'homonyme **canti-** / **canto-** « avec » (Delamarre 2018, 103-104) soit proche sémantiquement, car ce qui est avec nous se trouve juste à la limite de nous-mêmes et constitue d'une certaine façon notre confin.

Des mots gaulois au sens très différent peuvent avoir une origine commune, faire partie d'un ensemble sémantique, fonctionner ensemble, former des familles. L'analyse des homonymes ou quasi-homonymes en celtique ancien pourrait permettre de découvrir de telles structures cachées dans le vocabulaire.

Compte-rendu du livre de Frédéric Kurzawa : *Les navigateurs celtes du haut Moyen  ge*

Après son pr c dent ouvrage consacré aux Pictes, Frédéric Kurzawa s'est intéressé aux des récits hauts en couleur qui décrivent le périple maritime de navigateurs celtes durant le haut Moyen âge : les *immrama*, ou navigations, qui retracent le voyage pénitentiel de moines en quête de solitude vers la Terre Promise des Saints située à l'Orient, mais dont la première inspiration est païenne, et les *achtrae* qui relatent les aventures de héros pa iens à la recherche de l'Autre Monde Celtique à l'Ouest au milieu de l'Océan. Dans les deux cas, les protagonistes, qu'ils soient moines ou héros, s'embarquent dans des *currachs*, esquifs improbables à fond plat faits de bois courbés recouverts de peaux de bœufs cousues et calfat es. Ils entreprennent un périple qui les conduit sur des îles plus merveilleuses les unes que les autres peuplées de créatures aussi étranges que dangereuses, d'animaux fabuleux et abritant une flore extravagante, où ils subiront des épreuves dignes du purgatoire le plus halluciné : géants, hommes à tête de chien, de chat ou de porc, filles aguichantes venues du sidh, oiseaux qui sont des  mes d'enfant ou à tête d'or, bêtes de taille monstrueuse, une autre perchée dans un arbre qui allonge son cou pour saisir des bœufs. Les fruits ont la taille de ballons ou rassasient pendant quarante nuits ou encore plongent dans un profond sommeil... Mais tout n'est pas rose lorsque les navigateurs sont des pénitents : des morts les pourchassent avec d'affreux hurlements tandis que la mer déverse sur eux des rouleaux de flammes et autres joyeusetés sadiques destinées à remettre les  mes dans le droit chemin.

Le livre de 290 pages contient une grande introduction et en traduction cinq grands récits fabuleux. Ce sont les plus représentatifs et les mieux connus de ce genre :

– *le Voyage de Mael D uin*, le plus célèbre, m le indifféremment éléments ch tiens et pa iens. Le protagoniste visite une trentaine d'îles afin de retrouver les meurtriers de son père. Vient la prophétie qu'ils rentreront dans leur pays, et retrouveront leurs ennemis, mais ne les tueront pas. Les retards imputables aux trois frères intrus laissent à M el D uin le temps de méditer sur son projet de vengeance, et participe finalement de son salut. Et quand ils finissent par jeter l'ancre à l' le des dits assassins, le héros leur fait le récit des merveilles que Dieu lui a révélées dans ce voyage. Alors, les veneurs et les criminels concluent

finalement la paix. La gratitude de Mael Dúin envers Dieu, qui l'a préservé des dangers les plus incroyables, s'avère finalement plus forte que sa vengeance personnelle.

– Le *Voyage de Bran*, fils de Fébal est le moins christianisé de ces récits. En fait le voyage apparaît comme un prétexte pour présenter tous les aspects de l'Autre Monde : le héros est séduit par une fée qui portant une branche du pommier d'Emain (le paradis celte) lui chante les 28 quatrains décrivant plaisirs et merveilles d'Emain Macha, la Terre des Fées. Bran rassemble un équipage de « trois fois neuf » compagnons (donc 28 avec lui) et prend la mer où il est accueilli Manannan Mac Lir, le dieu du Sidh qui lui chante également en 28 quatrains la plaine agréable aux maintes fleurs, la plaine des Jeux sous les vagues : « il y a un bois chargé de fruits très beaux / sous la proue de ton petit bateau. » Ces deux chants ont un ton hiératique et mystérieux qui tranche avec celui des aventures les plus souvent désopilantes des autres récits. Après ces deux chants et un petit intermède sur l'île des Rires vient la dernière étape du voyage : l'île des Femmes, où la Reine lance à Bran le fil d'une pelote qui va se coller à sa main et l'attirer avec son bateau. Après avoir tous trouvés des compagnes, ils vivent un temps de félicité jusqu'à ce que la nostalgie de l'Irlande décide Bran à rentrer. Comme l'Autre Monde est une terre de délices où le temps s'écoule selon un rythme différent, personne ne les reconnaît et le compagnon qui met le pied à terre est réduit à un tas de cendres. Bran écrit en ogham les quatrains qui composent cette histoire et reprend la mer pour une navigation sans fin.

– le *Voyage des Húi Corra* est un *immrama* est comme celui qui suit jusqu'ici inédit en langue française. Les farouches H'ui Corra, trois frères nés du pacte de leurs parents avec le diable se repentent de leurs péchés et, après avoir reçu l'absolution, ils réparent leurs exactions et entreprennent un périple « au souffle du vent sifflant » au cours duquel ils découvrent les peines infligées aux différentes catégories de pécheurs.

– Le *Voyage de Snedgus et Mac Riagla* est un autre exemple de récit maritime vers des contrées inconnues. Ces deux moines de Iona veulent partager le sort de 60 couples qui ont été condamnés à errer en pleine mer. Mais pour eux c'est une sorte de pèlerinage, car ils se sentent responsables du sort des malheureuses victimes de la vindicte royale. Ils espèrent obtenir le pardon pour leur participation à cette injustice.

– La *Navigation de Saint Brendan* dont les nombreuses éditions et traductions dans plusieurs langues lui ont valu un grand succès au point d'en faire un best-seller du Moyen Âge. Brendan, moine irlandais légendaire dont le prototype historique vivait au VI^e siècle, navigue pendant sept ans parmi les îles enchantées

de l'Atlantique à la recherche de la « Terre promise des Saints » passant en revue toutes les merveilles que Dieu avait daigné lui montrer.

– À ces cinq textes principaux, s'ajoute en bonus une annexe composée de trois petits textes qui viennent compléter le tableau :

– *Le voyage des clercs de Colum Cille* dont l'intérêt est de présenter des variantes du *Voyage de Snedgus et Mac Riuagla*.

– *Le voyage de Condla* est un *echtra* raconte la venue d'une femme venue du sidh, une *banshen* qui finit par emmener son aimé, Condla le Rouge, sur sa barque de verre pour qu'il la suive au pays des délices. Tous deux et disparaissent alors à jamais de la vue des hommes, laissant à son frère Art la royauté.

– *La Navigation des moines de Saint-Matthieu* qui incorpore dans le voyage le récit biblique d'Énoch et Élie. Cette navigation de moines bretons contient beaucoup de points communs avec les *immrama* irlandais. Ils se lancent à l'aventure en pleine mer à la recherche d'une terre paradisiaque au-delà de l'océan, où il n'y a pas de maladies, où le climat est tempéré et où règne la quiétude puis reviennent après trois ans, mais ne reconnaissent plus personne car ce sont trois siècles qui se sont écoulés pour ceux qui sont restés à terre.

Ces quêtes maritimes se caractérisent par une dimension religieuse. Ce sont aussi des quêtes de l'absolu. Dans la recherche de l'Autre Monde ou des îles paradisiaques, les protagonistes guidés par leur désir d'éternité cherchent à trouver le sens de la vie.

Remercions l'auteur qui en composant ce beau livre a mis à la disposition du grand public des textes restés inédits en français ou présents dans d'anciennes publications étrangères difficilement accessibles.

Frédéric Kurzawa est docteur en théologie catholique, membre du Centre International de Recherche et de Documentation sur le Monachisme Celtique, de la Société Belge d'Études Celtiques, des Amis des Études Celtiques, de la Pictish Arts Society et de la Royal Society of Antiquaries of Ireland. On lui doit trois ouvrages majeurs : « Saint Patrick, apôtre des Irlandais », « Saint Coloman et les racines chrétiennes de l'Europe », sans oublier « À l'origine de l'Écosse : les Pictes », paru chez le même éditeur.

Compte-rendu du livre de Jean Haudry Sur les pas des Indo-Européens

Jean Haudry, normalien, professeur émérite des universités et ancien directeur d'études à l'École Pratique des Hautes Études (EPHE), est une figure bien connue de l'Ami des Études Celtiques. Depuis plusieurs années, il nous propose régulièrement le fruit de ses recherches. Parmi les derniers articles publiés, citons : « Le nom de la lune en indo-européen »¹, « Dix-sept »², « Epona regina »³, « Échos celtiques de la tradition indo-européenne »⁴. Et si l'on remonte un peu plus loin dans le temps, on trouvera même un article sur le biniou et son origine indo-européenne (« Le Biniou est-il indo-européen ? ») qui fait d'ailleurs partie des quinze articles retenus dans l'ouvrage *Sur les pas des Indo-européens*, paru en 2022 aux éditions Yoran Embanner.

Le monde celte, héritier du monde indo-européen :

Disons-le d'emblée, Jean Haudry n'est pas un celtisant « pur jus ». On le comprend à la lecture des articles. S'il s'intéresse aux Celtes, au même titre qu'aux Grecs, aux Romains, à l'Inde védique, aux Germains ou encore aux Indo-Iraniens, c'est dans la mesure où ils s'inscrivent tous, à des degrés divers et variés, suivant les évolutions et innovations de chacun, dans un ensemble unitaire supérieur : celui des Indo-Européens.

Cet ensemble supérieur, mal connu du grand public (volontairement ?), est pourtant le creuset commun de plusieurs civilisations d'Europe, d'Asie et du Moyen-Orient. Les traces de cet héritage sont bien visibles pour qui sait les identifier. Et, à ce jeu, il n'y a pas de meilleur guide que Jean Haudry.

La première dimension structurante commune est bien évidemment d'ordre linguistique. Deux articles, difficilement accessibles (au néophyte) et positionnés en fin de recueil, le rappellent : « Genèse de la proposition infinitive » et « Les voix verbales en indo-européen ». Pour aller à l'essentiel, l'Ami des Études

¹ Bulletin des AEC N°80 - janvier 2022

² Bulletin des AEC N°76 - septembre-octobre 2020

³ Bulletin des AEC N°76 - septembre-octobre 2020

⁴ Bulletin des AEC N°74 - décembre 2019

Celtiques retiendra que les langues celtiques appartiennent à la même « grande » famille que les langues anatoliennes, les langues germaniques, les langues baltes, les langues slaves, les langues italiques, mais aussi les langues indo-iraniennes. Plus abordable, on relira avec plaisir l'article sur le biniou (*ar sac'h biniou*), dans lequel l'auteur se livre à un remarquable exercice de « paléontologie linguistique », convoquant, dans sa démonstration, les racines latines, avestiques, germaniques des mots, tout en dressant un inattendu et intéressant parallèle avec la *bakurah* védique (instrument à vent).

La deuxième dimension héritée découle en droite ligne de la première : elle est tout à la fois sociale, mythologique et religieuse. L'approche de Jean Haudry, d'abord linguistique, n'en reste pas pour autant unidimensionnelle. Les études indo-européennes recouvrent « un vaste ensemble de données qui nécessitent une forme de reconstruction que l'on peut qualifier de métalinguistique, car elle prolonge celle de la langue pour s'étendre d'abord au discours, puis, à travers lui, à la vision du monde. » Dit autrement, les Indo-Européens, à travers leur langue, ont véhiculé des notions et des discours porteurs d'une vision propre du monde (au sens philosophique d'une *Weltanschauung*). Les mythologies et les organisations sociales des civilisations héritières (celte, romaine, indo-iranienne, védique, etc.) sont irriguées du même souffle fondateur. C'est bien dans ce sens qu'il faut comprendre le sous-titre du recueil : « Religion – Mythologie – Linguistique ».

À ce titre, on lira avec attention l'étude sur « L'arrière-plan indo-européen de l'Énéide ». De nombreux rapprochements peuvent être opérés entre l'Énéide et des textes de la mythologie nordique comme l'Edda (la qualification de Jupiter comme « père des hommes et des dieux » est mot pour mot celle attribuée à Odin dans l'Edda) ou ceux de la mythologie celtique avec les Feux Noirs *Aed Dub* de la légende héroïque irlandaise retranscrit sous la forme de « feu noir de sinistres brandons » dans l'Énéide.

La notion de « tradition » :

La découverte centrale de Jean Haudry (même s'il réfute en être l'inventeur, en donnant la primeur à l'italien Enrico Campanile), c'est la tradition. La périodisation de cette tradition indo-européenne est une démarche originale dans la mesure où elle « chronologise » différents stades indo-européens. Comme il l'explique dans son entretien : « Les Indo-Européens étant les locuteurs de l'indo-européen, on reconstruit d'abord une langue, puis la culture de ses locuteurs et le monde dans lequel ils vivaient. Or, ce que l'on reconstruit ainsi correspond au dernier état de l'indo-européen, dans lequel on trouve un certain nombre

d'irrégularités et d'archaïsmes. [...] On réunit donc toutes les données du dernier état, en cherchant quelles plantes, quels animaux, quelles techniques pouvaient être connues à ce moment-là, en ignorant tous les états précédents. En opérant à partir de la notion de tradition, on remonte en revanche beaucoup plus haut, parce que la tradition est toujours antérieure au peuple qui en a hérité et qui, à son tour, la transmet. Si j'ai pu remonter aussi haut, c'est précisément parce que j'ai recouru à la notion de tradition. »

Une synthèse intitulée « Pour une chronologie de la tradition indo-européenne » permet de bien saisir trois niveaux chronologiques (on peut même en ajouter un quatrième, préhistorique et pré-indo-européen, relevant « d'un ensemble de cultures qui, sans que les langues de leurs locuteurs lui soient nécessairement apparentées, ont laissé des traces dans le monde indo-européen », il en est ainsi des motifs de conte et de l'animisme) :

- La première période nous ramène au VIII^e millénaire av. J.-C.. Elle correspond au premier habitat des Indo-Européens que Jean Haudry, dans la lignée des travaux de l'indien Tilak, situe dans les régions circumpolaires. À cette période s'attache la « religion cosmique »¹ des trois cieux : ciel nocturne, ciel diurne et ciel crépusculaire du soir et du matin. Les Celtes auraient gardé le souvenir de cet habitat « primordial » circumpolaire à travers notamment le thème des îles au nord du monde. : « Ces îles ne sont pas celles que les ancêtres des Celtes d'Irlande ont rencontrées au fil de leurs migrations depuis les époques de La Tène ou de Hallstatt : il s'agit donc probablement d'une tradition ancienne, remontant à la période circumpolaire. »

- La deuxième période, mieux connue du fait des travaux de Georges Dumézil et d'Emile Benvéniste, est celle des trois fonctions et des quatre cercles d'appartenance. Ce stade de la tradition indo-européenne correspondrait à la fin du Néolithique, avec « l'introduction de l'élevage et de l'agriculture, et de la horde à la tribu avec ses subdivisions ». On retiendra que les trois fonctions (1. Souveraineté magico-religieuse, 2. Force physique, 3. Production et reproduction) donneront naissance à trois classes chez les Celtes.

- La troisième période est celle de la « société héroïque ». C'est le temps du dernier habitat commun des Indo-Européens et des migrations. De ce stade migratoire, ou *ver sacrum*, le monde celtique garde la trace avec la

¹ Cette religion « cosmique » de la première période de la tradition indo-européenne fait également l'objet d'une synthèse dans l'article « La religion cosmique Les trois Cieux ».

légende d'Ambigatus et de ses deux neveux Ségovèse et Bellovèse. Dans la tradition indo-européenne apparaît désormais la figure du héros, à l'image du Cuchulainn celte : « Un type humain totalement inconnu jusque là apparaît dans la société héroïque : le contempteur des dieux. [...] Contrairement à l'homme du commun qui subit son destin, le héros le choisit, celui d'une vie glorieuse, mais brève ». Sur le plan religieux, la société héroïque introduit une « religion de la vérité » dont son corollaire est la triade « parole, pensée, action ».

Au travail de périodisation de la tradition, Jean Haudry ajoute quatre grandes formes prises par la tradition : une tradition aristocratique qui est bien sûr celle des druides, une tradition populaire (« le folklore »), une tradition secrète à l'origine de l'orphisme, mais difficile à identifier dans le monde celtique et, enfin, une tradition marginale à l'image des *fianna* d'Irlande.

Un livre passionnant :

En conclusion, un ouvrage passionnant qui nous plonge aux origines métalinguistiques d'un univers indo-européen portant en lui les germes de ce qui deviendra le monde celte. Alternant synthèses et travaux de recherche, ce recueil permettra à tous les curieux, et pas seulement aux spécialistes d'histoire des religions ou de linguistique comparée, de découvrir le « fait indo-européen ». Comme le note Philippe Jouët, collaborateur régulier aux AEC et auteur d'une présentation du recueil : « Ce livre passionnant et bien présenté a donc une vertu pédagogique évidente. Dans l'indifférence, l'ignorance, les effets de mode, les préjugés qui n'épargnent pas plus les études celtiques que d'autres domaines du savoir, ce livre exceptionnel aura un effet salutaire. »

Jean Haudry, *Sur les pas des Indo-Européens*, Yoran Embanner éditeur, Fouesnant, 2022, 475 pages, 21 euros.

Le discours guerrier prêté à Calgacos

Dans cet extrait de Tacite (Agricola, XXX-XXXII), Calgacos¹, le chef de la confédération des Calédoniens entrée en résistance contre Rome, prononce un discours enflammé devant trente mille guerriers bretons rassemblés dans les monts Grampians. Refusant la servitude et l'esclavage, il les incite à se lever et à combattre les « pilleurs du monde » (raptores orbis).

[Cnaeus Julius Agricola] atteignit les Monts Grampians, où déjà les ennemis avaient pris position. 3. En effet, nullement ébranlés par l'issue de la bataille précédente, les Bretons attendaient leur revanche ou l'asservissement. Ils avaient enfin compris que le danger qui les menaçait tous ne pouvait être conjuré que dans l'entente générale ; aussi avaient-ils envoyé des délégations, conclu des traités et avaient ainsi rassemblé les forces armées de toutes les tribus. 4. On pouvait déjà dénombrer plus de trente mille hommes sous les armes, auxquels venaient encore s'ajouter tous les jeunes gens et aussi des hommes âgés, encore alertes et verts, anciens combattants illustres, qui tous arboraient leurs décorations.

Parmi les chefs, Calgacos se distinguait par sa bravoure et son lignage. Devant la foule qui s'agglutinait et réclamait le combat, il prit la parole. Voici les propos qu'on lui prête :

XXX. 1. « Chaque fois que je pense à nos raisons de faire la guerre et à l'état d'urgence où nous sommes réduits, j'ai vraiment l'espoir que cette journée, qui scelle aujourd'hui notre entente, marquera pour toute la Bretagne le début de sa liberté. Car c'est tous ensemble que vous êtes ici réunis, vous qui n'avez jamais connu l'esclavage. Au-delà de notre terre, il n'y a plus rien. La mer ne nous protège même plus : la flotte romaine nous y attend. 2. Alors, prendre les armes pour combattre — un honneur que revendiquent les braves — c'est le choix le plus sûr, même pour les pleutres !

3. Ceux qui autrefois, avec des fortunes diverses, ont combattu les Romains, voyaient dans notre force armée l'espoir d'être secourus. Pourquoi ? Nous étions de toute la Bretagne les plus dignes et, pour cette raison, nous vivions dans son cœur même, sans voir les rivages où vivent des hommes asservis. Nous préservions même nos regards à l'abri des atteintes de l'oppression. 4. Nous occupons les confins du monde, la terre des derniers hommes libres, car c'est notre éloignement même et tout ce qui entoure notre réputation qui, jusqu'aujourd'hui, nous ont protégés ; or tout ce qui est

¹ Rendons lui, c'est le moins, son nom véritable latinisé en Calgacus.

inconnu est magnifié. 5. Mais maintenant voilà que s'ouvre l'extrémité de la Bretagne. Au-delà, il n'y a plus un seul peuple. Il n'y a plus rien. Rien que des vagues, des écueils et une menace encore plus grande, celle des Romains. Ne croyez surtout pas que vous échapperez à leur fierté méprisante en vous effaçant dans l'obéissance.

6. Le monde entier est leur proie. Ces Romains, qui veulent tout, ne trouvent plus de terre à ruiner. Alors, c'est la mer qu'ils fouillent ! Riche, leur ennemi déchaîne leur cupidité, pauvre, il subit leur tyrannie. L'Orient, pas plus que l'Occident, n'a calmé leurs appétits. Ils sont les seuls au monde qui convoitent avec la même passion les terres d'abondance et d'indigence. 7. Rafler, massacrer, saccager, c'est ce qu'ils appellent à tort asseoir leur pouvoir. Font-ils d'une terre un désert ? Ils diront qu'ils la pacifient.

XXXI. 1. La nature a voulu que les enfants et les proches soient aux yeux de chacun les êtres les plus chers. Les conscriptions les arrachent pour en faire ailleurs des esclaves. Même si en temps de guerre, épouses et sœurs ont échappé aux appétits sexuels des envahisseurs, ceux-ci attentent à leur pudeur en invoquant l'amitié et les lois de l'hospitalité. 2. Les revenus des biens sont dévorés par l'impôt, chaque année les récoltes passent à donner du blé, les corps eux-mêmes et les bras s'épuisent, sous les coups et les injures, à défricher des forêts et assécher des marais.

3. Ceux qui sont nés pour servir ne sont qu'une seule fois pour toutes destinés à être vendus comme esclaves. Mieux, ils sont nourris par leurs maîtres. Mais la Bretagne, c'est chaque jour qu'elle achète son asservissement, chaque jour qu'elle le repaît. 4. Au sein du personnel domestique, tout esclave acheté en dernier lieu est tourné en ridicule, même par ses compagnons d'esclavage. De la même façon, dans ce monde domestiqué depuis bien longtemps, on nous voue à l'extermination : nous qui sommes les derniers venus, nous ne valons rien ! Car il n'y a ici ni champs, ni mines, ni ports à exploiter pour lesquels nous serions réquisitionnés. 5. Bien plus, la bravoure et la fierté de peuples soumis sont insupportables pour qui leur impose sa loi. Leur éloignement aussi et leur isolement sont en eux-mêmes d'autant plus suspects, qu'ils sont un meilleur rempart. 6. Pour vous qui n'avez aucune chance d'inspirer la clémence, c'est le moment d'être braves, que vous teniez à votre vie ou à la gloire. Les Brigantes, eux, menés par une femme, ont incendié la colonie, ils ont pris d'assaut le camp et, si le succès ne les avait pas portés à l'inaction, ils auraient pu secouer le joug. Mais nous, qui sommes restés ce que nous sommes et ignorons la soumission, nous, qui porterons les armes pour rester libres et non vivre de regrets, montrons, dès le premier choc, quels guerriers la Calédonie s'est réservés.

XXXII. 1. Croyez-vous vraiment que les Romains soient aussi vaillants à la guerre que dévergondés dans la paix ? Il n'y a que nos divergences et nos différends pour mettre en valeur ces gens, qui font des défauts de leurs ennemis la gloire de leur propre armée. Or cette armée n'est qu'un ramassis des peuples les plus disparates. Seules des circonstances favorables préservent son unité, que des revers réduiront en miettes. Mais, peut-être, pensez-vous que, tout en offrant leur sang pour asseoir ce pouvoir étranger,

des Gaulois et des Germains et — quelle honte ! — bien des Bretons, qui furent plus longtemps les ennemis que leurs esclaves, se sentiront retenus par des sentiments de fidélité et d'attachement ? 2. La crainte et l'effroi sont de bien faibles liens d'amitié et, quand ils sont dépassés, ceux qui n'ont plus peur se mettent à haïr.

3. Tout ce qui fait vaincre est de notre côté. Ici, les Romains n'ont pas d'épouses qui enflamment leur courage, pas de familles pour les blâmer s'ils ont fui. Beaucoup n'ont pas de patrie ou peut-être est-ce une autre que Rome. 4. Ils ne sont que peu nombreux. Ils ne connaissent rien de cette terre et cela les fait trembler : le ciel lui-même, la mer, les forêts, c'est l'inconnu tout autour d'eux ! Tout se passe comme si les dieux nous avaient livré des prisonniers enchaînés ! 5. Ne vous laissez pas impressionner par de vains dehors ni par l'éclat de l'or et de l'argent, qui ne protège ni ne blesse. 6. C'est dans les rangs mêmes de l'ennemi que nous recruterons nos propres troupes. 7. Les Bretons reconnaîtront leur propre cause ! Les Gaulois se souviendront de leur liberté perdue ! Tout comme viennent de le faire des Usipiens, tous les autres Germains désertent ! 8. Après cela, qu'est-ce qui nous fera encore peur ? Des fortins vides ? Des colonies de vieillards ? Des municipes en mauvaise posture où se déchirent ceux qui se soumettent de mauvais gré et ceux qui les dominent injustement ?

Ici, il n'y a que leur général, ici, il n'y a que leur armée. Là d'où ils viennent, on paie des impôts, on peine dans les mines et tous les autres sévices s'abattent sur ceux qui sont asservis. Subirons-nous ces outrages à jamais ou nous en vengerons-nous tout de suite dans cette plaine ? Marchez au combat en pensant à vos aïeux et à vos fils ! »

XXXIII. 1. Ce discours souleva les guerriers. Comme tous les Barbares, ils chantaient, ils grondaient et leurs cris se heurtaient. Les plus hardis prirent les devants et des rangs se formèrent où étincelaient les armes.

La bataille fut comme on sait gagnée par les Romains. Calgacos fut tué et les Bretons écrasés (XXXVII). On trouva sur le champ de bataille plus de dix mille cadavres parmi les armes et les membres coupés dans la terre imbibée de sang.

L'expo « Celtique ? » à Rennes : trois falsifications et un discours idéologique

L'identité celtique ou la celtitude semble toujours en questionnement dans l'hexagone. Pour preuve le musée les « Champs libres » à Rennes qui avec son exposition « Celtique ? » s'est interrogé sur la celtitude en Bretagne. Mal lui en a pris. Inaugurée début mai 2022, Alan Stivell retire son parrainage fin mai. Fin juin, dans une tribune de Médiapart, Ronan Le Coadic, Professeur à l'université Rennes 2, membre du centre de recherche CELTIC-BLM, qualifie « cette exposition de belle et riche », mais entachée de trois falsifications et conclut à la manipulation idéologique (accessible sur Internet Le Coadic médiapart). La direction des Champs libres a reconnu des maladroites et indiqué qu'elle allait changer certaines formulations. Cependant, mi-août, Erwan Chartier (chargé de cours du diplôme d'études celtiques de Rennes 2), a retiré sa contribution au catalogue de l'exposition, le 29 août, Hervé Le Bihan, professeur à l'université de Rennes 2 et spécialiste de l'histoire de la langue bretonne souligne « des manques et des approximations ». Fin septembre, de nouveau, dix élus régionaux, départementaux et métropolitains dénoncent la partialité de l'exposition. L'archéologue britannique Barry Cunliffe a écrit à Ronan Le Coadic :

« Plusieurs personnes que je connais ont visité [cette exposition] et ont été très mécontentes du ton partial de la présentation. Je suis très heureux d'avoir votre opinion réfléchie. Je comprends maintenant parfaitement pourquoi il y a eu du mécontentement. Il est vraiment dommage que les autorités du musée n'aient pas saisi l'occasion d'encourager un débat sérieux et ouvert d'esprit. »

Ce qui fait problème dans cette exposition, ce n'est pas son projet qui est d'interroger l'héritage celtique de la Bretagne ni de savoir pourquoi la Bretagne cristallise une image celtique plus que toute autre région de France, c'est la façon de présenter le sujet. Avant toute chose, cette exposition présente de manière tout à fait pertinente les éléments de la culture matérielle des populations de la péninsule jusqu'à la conquête romaine. Cependant, sans rapport avec ces artefacts, l'exposition prétend que l'appartenance au monde de la culture celtique partagée par une fraction significative de la population bretonne fut développée par les mouvements régionalistes et fédéralistes au XIXe. Les organisateurs de l'exposition veulent dynamiser ces clichés qui figent le territoire. Toutefois, pour développer leur projet politique, ils doivent avoir recours, d'après R. Le Coadic,

à trois falsifications. La première falsification réside dans l'affirmation que les mouvements régionalistes et fédéralistes du XIXe seraient les premiers et les seuls responsables de la symbolique celtique. Les premiers à en user furent les chroniqueurs francs du haut moyen-âge, repris au XIIIe. La seconde falsification est l'oubli d'évoquer que dès la Révolution française, le nationalisme français a utilisé la celtitude pour la construction identitaire française. La troisième falsification réside dans le fait de passer sous silence les filiations diverses qui relient en Bretagne les « Celtes anciens » et l'époque contemporaine dont la plus notable est la langue qui est un élément notable de la culture celtique.

La direction des Champs libres aurait bien fait de s'inspirer du catalogue d'une des dernières grandes expositions sur les Celtes, organisée conjointement en 2015, par le British Museum et le National Museum Scotland qui conclut « Celtes are complicated », les Celtes sont compliqués et la celtitude aussi. Les membres des « Amis des Etudes Celtiques » connaissent bien cette complexité, produit de la diversité des marqueurs antiques de la celtitude (langue, art, spiritualité, culture matérielle, monnaie, économie) rencontrés depuis près de 3 000 ans en Europe tempérée, dans un triangle dont le côté septentrional suit une zone de transition ouest-est, allant du nord de l'Écosse à la Slovaquie, en partageant l'Allemagne. Le côté méridional est beaucoup plus discernable, car voisin des sociétés utilisant l'écriture, qui forment une frontière allant du détroit de Gibraltar à la Slovaquie en excluant la Corse. Enfin, l'Atlantique dont la ligne de rivage a évolué du fait de la transgression marine est le côté occidental. Dans ce grand triangle, se sont développés en diachronie des phénomènes polycentriques d'ethnogenèse, ce qui conduit les Britanniques à parler de différents arts celtiques, comme il existe encore différentes langues celtiques. Mais la raison de tout ce buzz ne serait-elle pas la dévalorisation d'une identité vivante auprès de ceux qui se reconnaissent en elle.

La celtitude c'est compliqué, provisoirement imaginons là, comme un entrelac spatio-temporel toujours actif, produit de structures fondamentales contribuant à des ethnogenèses successives et mouvantes.

Septembre 2022

Annonces de nos partenaires

Voici les Activités à venir du **Groupe Ile-de-France de Mythologie Française** et le sommaire de **La Lettre d'Ile-de-France N°124 - décembre 2022**.

(Voir le visuel de la première de couverture p. 34)

Sommaire

P 2 Editorial par Jean-Marc Bélot

P 2 Nouvelles Brèves

P 3-5 Inquiétants acousmates. La diablerie d'Ansacq par Jean-Marie Privat

P 6-7 et 10-15 Images et mythologie du corps dans le domaine celtique
(1ère partie) par Philippe Jouët

P 8-9 Photos des sorties mythologiques récentes

P 16 Legenda par Michel Lecomte

Annonce des activités à venir

Dimanche 29 janvier 2023 : Assemblée Générale du Groupe Ile-de-France de Mythologie Française.

Nous sommes à la recherche d'une salle qui puisse nous recevoir pour le repas et la réunion d'A.G. qui s'ensuivrait.

Elle se terminera par des lectures, poèmes, anecdotes en relation avec le thème de l'année 2023

(« Mages, devins et saints guérisseurs »)

Mercredi 8 mars 2023 à 19h

Conférence Publique du Groupe Ile-de-France de Mythologie Française
Merlin et Zarathoustra

Par Bernard Sergent (agrégé d'histoire, docteur en histoire ancienne et archéologie, président de la Société de Mythologie Française)

Salle du Conseil de la Mairie du 9ème, 6 rue Drouot, Paris IXe

(M° Richelieu-Drouot)

Entrée libre

Jeudi, 13 avril 2023 à 19h

Vidéoconférence du Groupe Ile-de-France de Mythologie Française

Le manteau de sainte Brigitte

Par Marike Van der Horst (chercheuse GIDFMF)

S'inscrire pour recevoir le lien Zoom

Sommaire

Le VII^e Colloque de Keltia consacré à la Religion celtique et aux Études druidiques

Amis des Études Celtiques : « La Guerre et les Dieux CHEZ LES CELTES »

Voyage de l'Association Basilis : la Bretagne mythologique, Bernard Sergent

Musée des Celtes, Julie Cao Van

La Déesse Trebaruna, Bernard Sergent

Les Celtes et l'Autre Monde, Fabien Régnier

L'Autre Monde des Celtes : Conceptions et Figures, Philippe Jouët

Les derniers Gaulois pyrénéens, Grégory Chamfreau

Et si l'on parlait un peu de l'Ankou ?, Françoise Le Goaziou

La coupe est pleine... de savoir, Marike Van der Horst

Le sanctuaire antique de la Grande Boissière en Kernével (Finistère), Florence

Delneufcourt,

Les Celtes et le complexe campaniforme. Un dernier état de la recherche,

Mickaël Gendry

Merci à nos bienfaiteurs, Fabien Régnier

Une *Mater Deorum* panceltique ? Valéry Raydon

Guillaume Cazes nous a quittés, Laurent Arroyo

Gastronomie celtique, François Pinsard

Keltik Radio Media, Stephan Prat et le collectif

La légende de la pìob mòhr, la grande cornemuse écossaise, Ozégan

Hent Teleenn Breizh : La harpe celtique ancienne, un patrimoine universel,

Violaine Mayor

Musique celtique, Patrice Dalmagne, Alain Hermanstadt

Festivals celtiques, Patrice Dalmagne

Infos musicales, Indicia

Livres et essais, Robert Martin, Fabien Régnier, Patrice Dalmagne

Arts graphiques celtes, J.-M.

Duron Celtanom, le Marché des Celtes

Les CAHIERS NUMISMATIQUES

Revue trimestrielle de la Société d'Études numismatiques et archéologiques

publie très régulièrement des articles consacrés au monnayage gaulois. Celui-ci est un témoin matériel essentiel du monde gaulois sur le plan économique, technologique, sur celui des mouvements de populations, des échanges et des transformations sociales. Son iconographie, qui véhicule une image des classes dirigeantes comme élite guerrière apporte un des plus riches témoignages de la culture celte.

Pour exemple dans les deux derniers numéros :

N°233/Septembre 2022 :

- Bernard Seguin, Examen d'une drachme à la main et à la Victoire provenant de Surgères (Charente-Maritime), pp. 3-5.
- Marc Aigouy, Du nouveau sur la drachme élusate, pp. 7-11.
- Louis-Pol Delestrée et M.Hémonic, Les monnaies des Vénètes d'Armorique : nouveaux apports, pp. 13-17.

N°234/Décembre 2022 :

- Louis-Pol Delestrée, Les monnayages gaulois de Kerfloc'h (Plaudren, Morbihan), leur apport à l'histoire du site, pp. 3-11.
- Jean-Claude Bedel, Un quinaire cadurque inédit, apparenté à l'obole BnF 4366, pp.13-17.
- Louis-Pol Delestrée, [Note de lecture], Eneko Hiriart, Aux premiers temps de la monnaie en occident : pratiques économiques et monétaires entre l'Èbre et la Charente ; Ausonius éditions, Bordeaux, 2022, 444p., pp.59-60.

La Société Belge d'Études Celtiques

La SBEC a tenu le 10 décembre 2022 un colloque sur le thème « Les Celtes entre chien et loup ». Pour savoir le détail du programme, vous pouvez consulter le site de la SBEC à l'adresse : <http://www.sbec.be/index.php/nouvelles/journees-d-etudes/116-10-decembre-2022-colloque-les-celtes-entre-chien-et-loup>.

Le prochain colloque de la SBEC, « Les Celtes entre chien et loup », n°2, se déroulera à Bruxelles le 20 mai 2023.

Sommaire du dernier numéro d'Ollodagos XXXV, 2020

Daniel GRICOURT et Dominique HOLLARD, « La mosaïque gallo-romaine au labyrinthe de Verdes dévoilée : une représentation de l'année celtique et de la pérégrination des âmes », p. 3-38.

Jacques E. MERCERON, « Quelques chevauchées aériennes en compagnie des druides, des corvidés et des curés tempestaires », p. 39-104 Actes du colloque « Morts héroïques dans le mythe et l'épopée », p. 105-328.

Actes du colloque « Morts héroïques dans le mythe et l'épopée », p. 105-328.

Gaël HILY, « Des morts héroïques au féminin ? Le cas de la tradition irlandaise médiévale », p. 109-126.

Valéry RAYDON, « La mort du dieu Lugus : du mythe à l'épopée et au roman », p. 127-226.

Éric PIRART, « L'origine du taureau de Crète », p. 227-272.

Guillaume OUDAER, « Lógairé Búadach, sa mort anti-héroïque et ses perspectives comparatives », p. 273-328

Publication de la SBEC

Alvarez Laura E., *Le miroir en Europe centrale et occidentale à la Tène ancienne*, Société belge d'études celtiques, coll. « Mémoires de la Société belge d'études celtiques », n° 38, 2022, 144 p. ISBN 978-2-87285-196-6, 17€.

La SBEC vient d'ajouter un nouvel ouvrage à la collection. Il s'agit du remarquable travail de Laura Alvarez, *le miroir en Europe centrale et occidentale à la Tène ancienne*. Laura Alvarez avait consacré son mémoire de fin d'études (2016) à ce sujet, sous la direction d'Eugène Warmenbol, et avait obtenu une note tout à fait exceptionnelle. Ce remarquable travail méritait largement une publication. C'est enfin chose faite. Alors qu'il apparaît vers la fin de l'âge du bronze en Méditerranée orientale, le miroir est absent au nord des Alpes jusqu'à La Tène ancienne. Même alors, le corpus est très limité, mais remarquablement homogène, suggérant une fonction, sinon une idéologie commune. Le contexte est funéraire et exclusivement féminin. Toute la question posée est justement celle de sa fonction, dont l'aspect utilitaire de réflexivité semble secondaire par rapport à un contexte vraisemblablement magique et divinatoire.

Les « mélanges » récemment publiés en l'honneur d'Eugène Warmenbol contiennent un bel article rédigé par Laura, constituant un avant-goût du mémoire présenté ici. Laura poursuit aujourd'hui une carrière qui s'annonce brillante. Elle est actuellement *Postdoctoral Fellow* de la Fondation Wiener-Anspach à L'Université de Cambridge (avec le professeur Yannis Galanakis).

Devenir membre des AEC

Restez informés de nos activités et rejoignez-nous pour participer à leur réalisation. Il y a beaucoup à faire. Nous avons besoin de vous pour continuer !

ADHÉSION POUR 2023 :

30 € (individuelle) et 40 € (couple) donnant l'entrée gratuite aux activités de l'AEC.

ADHÉSION GRATUITE POUR LES MOINS DE 25 ANS.

NOM

PRÉNOM

ADRESSE

E-MAIL

TÉLÉPHONE

Entourez si vous le voulez la mention : je désire recevoir le bulletin en format PDF par email.

Le coupon à renvoyer avec le chèque (à l'ordre des AMIS DES ÉTUDES CELTIQUES) à l'adresse suivante :

AEC c/o Axelle Barbié de Préaudeau
7, rue de la Ventinière
85240 Foussais-Payré

Ou par mail avec un virement
(avec nom, prénom) à l'ordre
AMIS DES ÉTUDES CELTIQUES
BNP Le Puy en Velay
IBAN : FR76 3000 4006 5500 0101 7297 614
BIC : BNPAFRPPXXX



Les membres des AEC ainsi que les spécialistes des Celtes et des Gaulois qui nous lisent sont invités à participer à la rédaction du bulletin.

Pour proposer un article ou un compte rendu de lecture, de visite, d'exposition ou de découverte archéologique, il suffit d'adresser votre texte au format WORD par courriel à :

gerard.poitrenaud @ orange.fr

Internet : amisdesetudesceltiques.eu

Site internet. Actualités, annonces, documents, expositions, consultation des anciens Bulletins.

Page Facebook : Association-des-Amis-des-Etudes-Celtiques

Pour nous suivre, échanger des infos et discuter avec nous sur ce réseau social.

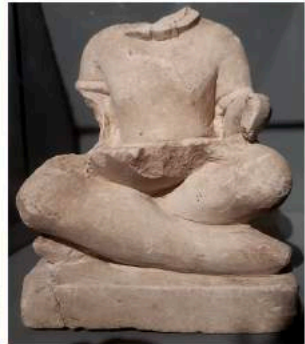
www.academia.edu :
Carantoi Celticon Vercantalon - Amis des Études Celtiques

Avec des contributions scientifiques sur les Celtes

[https://www.youtube.com > channel > UCRtNVBbV4-tnJnCrRcNmmFw](https://www.youtube.com/channel/UCRtNVBbV4-tnJnCrRcNmmFw)

Notre chaîne Youtube pour (re-)trouver les enregistrements de nos conférences par ZOOM





Statues de personnages assis découverts à Argentomagus - Saint-Marcel (Photos G.P.)

AMIS DES ÉTUDES CELTIQUES



CERNUNNOS sur un des blocs du pilier des Nautes de Lutèce qui furent découverts sous la cathédrale Notre-Dame en 1711. Ils sont exposés dans la salle du frigidarium du musée de Cluny. D'après la dédicace à Tibère, l'édification du pilier est datée entre 14 et 17 a.C. (l'année du triomphe de Germanicus à Rome). La mise en parallèle assez énigmatique des dieux gaulois et romains laisse penser que, sous son règne, la fusion des divinités et des mythologies est loin d'être achevée. Cernunnos – ou celui qui l'incarne – est représenté en chef de guerre, comme le montrent les torques ou armilles sur les bois de ce qui semble être un couvre-chef.

BAEC

N°83-2023

ISSN



VENTE : 8 euros